

N° 194 (5^e Année-244)

REDACTION ET ADMINISTRATION
75, Rue Dareau, PARIS.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET CONCOURS
75, Rue Dareau, PARIS.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste.

PRIX: 10 CENT.

L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

La Course à la Mort

Hebdomadaire



A la liste déjà si longue des accidents sportifs qui ont ensanglanté tant de pistes et de grands chemins, vient de s'ajouter une effroyable catastrophe.

Deux cyclistes américains, Eddie Hasha et John Albright, coureurs émérites l'un et l'autre.

(Lire la suite page 2.)

Vendanges sanglantes.



Il vient, en ce moment, beaucoup d'Espagnols vendanger dans le Midi. Un groupe de quinze Espagnols portant sacs et paniers suivait la voie ferrée lorsque, à la sortie de Banyuls-sur-Mer, près de la frontière espagnole, le train de Perpignan les surprit. Il y a eu deux morts et cinq blessés.

La Course à la Mort

(Suite)

l'autre, et détenteurs de brillants records, luttèrent en un match de motocyclettes sur le vélodrome de Vailburg, dans le New-Jersey (Etats-Unis). Albright roulait à la vitesse de 140 kilomètres à l'heure. Hasha le serrait de près, mais, en dépit d'efforts désespérés, ne parvenait pas à le dépasser. Et la course se poursuivait dans un élan vertigineux, sous les yeux de milliers d'assistants.

Au moment où Eddie Hasha arrivait au sommet de la piste, abordant à fond de train un virage fortement relevé, on le vit soudain soulevé en l'air, puis, lancé par-dessus la barrière destinée à protéger le public, retomber dans la foule garnissant la tribune.

Sous ce projectile humain, un grand nombre de spectateurs furent renversés, les uns tués sur le coup, les autres grièvement blessés. Et le malheureux Hasha, inconscient meurtrier des autres et de lui-même, s'abattait, mort, aux pieds de sa propre femme, folle de douleur et d'effroi.

Mais cette atroce tuerie n'avait pas encore atteint le comble de l'horreur.

La motocyclette de Hasha, sous l'action de son moteur qui ne cessait pas de tourner, continuait sa course de bolide, et, après s'être jetée sur John Albright, dont il ne restait bientôt qu'un cadavre, elle fonçait sur la foule...

Sept morts et vingt et un blessés, des deuils, des larmes et du sang : tel était le sinistre bilan de cette réunion sportive !

Arrêté en pleine mer

La police de Bordeaux soupçonnant un individu recherché par le parquet de Lausanne, pour abus de confiance et escroquerie, d'être à bord du paquebot *Amazon*, parti à deux heures de l'après-midi pour l'Amérique du Sud, demanda par télégraphie sans fil, au commandant de l'*Amazon*, si l'homme était à son bord. Le commandant répondit affirmativement et indiqua que le paquebot serait à trois heures du matin par le travers de Pauillac. A l'heure dite, les inspecteurs de la Sûreté purent arrêter l'individu à bord de l'*Amazon*. Il a été conduit à Lescarpe, où il est tenu à la disposition du parquet de Lausanne.

Un homme difficile à marier

On a pu lire récemment, dans un grand journal étranger, l'annonce suivante : « Monsieur d'un certain âge, très bien conservé, déjà marié plusieurs fois, mais détestant solitude, cherche pour mariage femme dévouée. »

Un autre journal nous donne d'intéressants renseignements sur ledit monsieur bien conservé. Il s'est déjà marié onze fois. Ses trois premières femmes sont mortes jeunes, les deux suivantes se noyèrent, la sixième se suicida. Les septième, huitième et neuvième moururent de chagrin, à la suite de ses procès. La dixième fut tuée par un taureau. La onzième, à peine mariée, eut la jambe cassée dans un accident de chemin de fer. Elle eut peur que la guigne qui frappait toutes les épouses de son mari ne lui fut fatale, et, tenant à la vie, divorça.

On conçoit donc que, malgré la forte dot qu'il promet à sa douzième femme, le monsieur en question ait de la peine à la trouver.

Pour tuer Rockefeller

La police américaine a arrêté à une centaine de mètres de la demeure de M. Rockefeller, dans les montagnes de Pocantico, une bande d'Italiens qui avaient formé le projet d'assassiner le milliardaire. Celui-ci avait renvoyé, il y a quelque temps, un fermier italien qui travaillait sur son domaine et depuis ce moment il avait reçu de nombreuses lettres de menaces de mort de la Main-Noire.

Les crimes de deux brutes

Deux Allemands, Falk et Jommer, condamnés à mort pour meurtre dans l'Afrique allemande, ont avoué un double meurtre commis dans des circonstances particulièrement atroces.

Alors qu'ils vivaient de brigandage, dans les montagnes, ils avaient enlevé deux femmes indigènes appartenant à une mission catholique. L'une d'elles, âgée de 50 ans, eut la gorge coupée, et sa petite-fille, âgée de 9 ans, fut séquestrée dans une cabane, où les deux monstres en abusèrent et la tuèrent ensuite.

L'enquête a établi la véracité de ces aveux et l'on a pu retrouver les os des victimes, dont les corps avaient été dévorés.

Ce meurtre ayant été commis sur des indigènes, les colons allemands demandent que l'exécution ait lieu dans la colonie même, afin de bien prouver aux habitants que la justice les protège également.

Une difficulté se présente, toutefois : l'absence d'un bourreau dans la colonie allemande du sud-ouest africain, et il faudra en faire venir un d'Allemagne, spécialement pour cette exécution.

Pour se débarrasser de sa femme

Un journalier, demeurant à Tours, qui depuis longtemps martyrisait sa femme, a finalement tenté de la tuer en la brûlant toute vive.

Rentrant pris de boisson, le journalier exigeait de la malheureuse que la malade tenait allumée, qu'elle lui remit les quelques sous du ménage. Sur son refus, après l'avoir brutalisée, il revint, versant sur elle le pétrole de la lampe. La malade, au comble de la terreur, s'élança vers la fenêtre et sauta sur le toit d'un appartement voisin. Le forcené l'y rejoignit et se mettait en demeure de l'étrangler lorsqu'un voisin lui arracha des mains sa victime.

Le journalier, qu'il fallut ficeler pour l'amener au commissariat, a cyniquement déclaré qu'il avait voulu tuer sa femme parce qu'elle était depuis trop longtemps malade. Il a été écroué. Sa fillette a été recueillie par des parents et la pauvre martyre conduite à l'hôpital dans un état des plus alarmants.

Tombées par la fenêtre

Le Congrès des établissements de nettoyage de l'Allemagne a adressé aux autorités et aux administrations une circulaire les priant de ne plus employer de femmes au nettoyage des vitres de fenêtre. Suivant la statistique publiée, ce travail a fait l'an passé 4751 victimes : 952 femmes tombées dans le vide en nettoyant les carreaux ont été tuées sur le coup ; 1285 ont été blessées mortellement ; 1012 ont eu des blessures graves et 1500 en ont été quittes pour quelques contusions.

LES FILMS TRAGIQUES

En Autriche

La police de Budapest a procédé à l'arrestation du représentant d'une entreprise de cinématographie, Albert Colussi, et d'un opérateur nommé Adler, responsables de la mort d'un jeune homme de 16 ans.

Le représentant de la fabrique de films avait engagé l'écuyer Kocalik, fils d'une actrice et fils d'adoption de l'ancien député Paz-mandy. Le film avait pour titre : « Le sport à Budapest » et l'adolescent devait exécuter un saut périlleux dans le Danube, tandis que l'opérateur déroulait le film. Le jeune Kocalik, qui n'était revêtu que d'un caleçon de bain, s'avança sur la plate-forme, placée au-dessus du Danube, et se précipita dans le fleuve, après avoir exécuté un double saut périlleux. Il devait seulement exécuter un plongeon la tête en avant, et c'est par accident qu'il tourna ainsi sur lui-même, tombant sur le

dos ; il dut se blesser dans cette chute et perdre connaissance, car il disparut immédiatement et les canots furent impuissants à lui porter secours.

A Billancourt

Un incident tragique s'est produit, près du pont de Billancourt, à Issy-les-Moulineaux. Recrutés par une entreprise cinématographique, quelques jeunes gens simulaient des scènes de sauvetage, quand un des figurants, un jeune homme de 19 ans, nommé Leclinc, demeurant à Paris, rue Sauvageot, fut pris d'un malaise soudain et disparut.

Les assistants se portèrent vainement à son secours : tous les efforts faits pour le sauver demeurèrent vains. On n'a pas même retrouvé son cadavre.

2 500 Kilomètres sous un wagon

Des agents de la Compagnie de l'Est découvraient, à l'arrivée de l'Orient-Express, un homme qui, couvert de cambouis et de poussière de charbon, tentait de se dissimuler entre le boggy et le châssis d'un wagon-lit.

Conduit au commissariat spécial de la gare, l'étrange voyageur prétendit se nommer Joseph Yabier, sujet roumain, âgé de 20 ans. Il déclara que, désireux d'aller voir à Manchester un de ses oncles, marchand de dentelles, et n'ayant pas l'argent nécessaire au voyage, il s'était accroché, en gare de Bucarest, au wagon-lit sous lequel on l'avait trouvé.

Il avait ainsi accompli, durant 36 heures, un voyage de plus de 2 500 kilomètres, sans boire ni manger, et étendu dans une position des plus inconfortables.

Après l'avoir fait se débarbouiller et se restaurer, le commissaire a envoyé ce voyageur peu banal au Dépôt.

Mutinerie à bord

L'équipage du transport russe *Cagoul* s'est mutiné et aurait coulé le bâtiment, noyé ou tué quelques officiers.

Les cercles navals, sans préciser l'incident, mais sans le démentir, affirment que le *Cagoul* n'a pas été coulé, mais est submergé.

Les émeutiers seraient tous arrêtés. L'incident s'est passé devant le port de Nicolaïeff.

Le poids d'un acte d'accusation

Un acte d'accusation d'un poids énorme vient d'être remis à l'intéressé, un banquier détenu à Berlin en prison préventive depuis deux ans. Le document compte 2000 pages et pèse environ 6 kilogrammes.

Pour l'élaborer, le substitut a dû prendre un congé de neuf mois qui a été entièrement consacré à ce travail.

Le procès viendra vers le 15 novembre et, selon toute prévision, les débats dureront au moins trois mois.

Un hôtel assailli par des abeilles

Le coquet et unique hôtel de la gare, à Sainte-Cécile-d'Andorge, près d'Alais, bien connu des touristes, a été assailli par plusieurs essaims d'abeilles qui se sont introduits dans l'immeuble tant par les fenêtres que par les cheminées.

Force fut à l'hôtelier de fermer sa porte à une caravane de touristes parisiens allant visiter les gorges du Tarn et qui durent gagner Florac, le ventre creux.

Les assaillantes étaient si nombreuses et si tenaces qu'il fallut avoir recours à une fumée de soufre pour les faire déguerpir.

Malgré cela, vingt-quatre heures après, elles tourbillonnaient encore autour des cheminées et des fenêtres de l'hôtel, toujours hermétiquement closes.

CONCOURS N° 44. (6^e Série).

LE BAS DE LAINE DU PÈRE GOURJU

SIXIÈME SÉRIE (Voir la notice page 11)



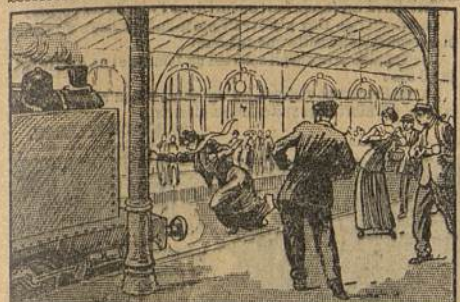
LISTE DES PRIX

Premier prix. — 50 francs en espèces.
2^e Prix. — Un magnifique samovar, cuivre.
3^e 4^e et 5^e Prix. — Une ravissante Pendulette de bureau.
6^e au 12^e Prix. — Un très joli service à hors d'œuvre, 4 pièces en émail.

13^e au 20^e Prix. — Un délicieux porte-mine en argent.
21^e au 30^e Prix. — Un superbe Rasoir mécanique de sûreté.
31^e au 50^e Prix. — Un bel éventail écran japonais, en soie.
51^e au 100^e Prix. — Une jolie glace de poche, bristol.

Les Faits-Divers de la Semaine

UNE COLLISION. — Une automobile est entrée en collision à deux cents mètres du village de Bremondant avec une voiture attelée, appartenant à un boulanger de Vercel. Un jeune homme, qui accompagnait ce dernier, a été projeté sur le sol et se plaint de douleurs internes. Les autres voyageurs sont indemnes, mais le cheval, fortement endommagé, a dû être abattu. L'automobile a subi quelques dégâts assez importants.
BAUME-LES-DAMES.



DÉSPOIR D'AMOUR. — Abandonnée par son ami, une jeune fille de 20 ans avait résolu de mourir. Un matin, elle se trouvait à la gare où de nombreux ouvriers et ouvrières attendaient le train. Quand celui-ci partit, la jeune désespérée quitta brusquement sa sœur qui l'accompagnait et se jeta sous le convoi. Elle fut horriblement broyée.
NANCY.

UNE FEMME PAR LA FENÊTRE. — Dans un immeuble situé rue du Faubourg-du-Ménil, habite deux époux. L'autre soir, le mari étant ivre, se querella avec sa femme et, dans son exaspération, la poussa par la fenêtre. Elle tomba du premier étage, fort heureusement peu élevée, dans un baquet d'eau et ne se fit dans sa chute que des contusions sans gravité.
SEDAN.



GRAVE ACCIDENT. — Chargé de sacs de farine, un camion allait au pas. Un gamin de 16 ans, pour jouer, essaya de grimper sur la voiture. Il s'agrippa aux sacs, sur le flanc du camion. Mais il perdit l'équilibre et tomba sous les roues du lourd véhicule. Il fut relevé et transporté à l'hôpital. On craint que l'amputation d'une jambe ne soit nécessaire.
SEDAN.



FACITIONNAIRE ATTAQUE. — Vers minuit et demi, un artillerie était en sentinelle, au polygone, sur une butte qui, dominant le mur d'enceinte, permet de voir ce qui se passe au dehors. Tout à coup, un individu qui avait réussi à se hisser sur le mur, tira un coup de fusil. La sentinelle riposta, mais un second coup de feu blessa le militaire à la cuisse. Puis l'agresseur disparut.
REIMS.

LA MAIN ET LA BAGUE

Grand roman policier

PAR A. K. GREEN

(Traduction de J. Heywood)

CHAPITRE I

ÉTRANGE COÏNCIDENCE (Suite.)

Il indiquait, en parlant, une grande pendule normande qui occupait le coin de la salle à manger et dont le verre n'avait pas été réformé.

— Elle n'a pas eu le temps d'accomplir sa tâche : je constate, en effet, que la pendule retarde de dix minutes, tandis que la montre de Mme Clemmens marque l'heure juste, comme vous pouvez vous en assurer en la comparant avec les vôtres. Elle a été frappée par derrière et à l'improviste. Si elle avait entendu venir son agresseur, elle se serait évidemment retournée, auquel cas le coup aurait porté sur le front ou sur le côté de la tête. Sa surdité l'aura empêchée de rien entendre, je doute même qu'elle ait eu le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait, elle a dû être comme foudroyée. Ce qu'on se demande, c'est le mobile qui a pu déterminer le crime. Si c'était pour la voler qu'on l'a frappée, pourquoi ne lui a-t-on pas pris sa montre ?... Voyez, du reste, il y a toute une pile d'argent sur la table. Un voleur ordinaire n'aurait pas manqué de s'en emparer aussitôt.

— Ce n'est pas un voleur qui l'a frappée. — Vous avez peut-être raison, cependant tout est possible, répondit le coroner. Je ne suis pas sans m'être fait une théorie dont je parlerai en temps et lieu. Quant à la biche qui a servi à l'assassin, il l'a évidemment prise sur le tas que vous voyez, auprès de la cheminée. C'est extraordinaire comme tous les détails essentiels concordent avec l'hypothèse émise par le bossu dont on m'a parlé.

— A moins, toutefois, que ce n'ait été lui qui a fait le coup. C'est peut-être un aliéné, qu'en sait-on ?

— Je ne pense pas, d'après ce qu'on m'en a dit. Mais qu'est-ce que ce tapage ?

C'était M. Byrd qui venait non sans peine de se frayer un chemin à travers la foule, assailli, poursuivi par des questions auxquelles ils se gardaient bien de répondre.

M. Ferris l'aborda aussitôt. — Eh bien, Byrd, avez-vous réussi ? A-t-on pu mettre la main sur notre bossu ?

Il convient d'expliquer ici que M. Byrd était un détective jeune et intelligent, envoyé de New-York, à la requête du procureur, pour une affaire qui se jugeait ce jour-là au tribunal.

— Pardon, monsieur, fit-il non sans jeter un regard prudent vers le coroner, qu'il ne connaissait pas. Le bossu s'est éclipse. L'agent Hunter est parti sur une piste, il viendra au rapport aussitôt qu'il sera fixé. Par contre, nous avons pu rejoindre et arrêter le chemineau qui est sorti de l'impasse, pendant que nous causions sous le péristyle.

— Vraiment ! s'écria M. Ferris d'un ton légèrement ironique. Qu'est-ce qui vous donne à penser qu'il ait eu quelque chose à voir dans cette affaire ? Serait-ce l'observation de M. le premier Président, qui ne lui trouvait pas l'air d'avoir la conscience tranquille ?

Le jeune détective se sentit rougir de dépit. Il ne tarda pas, cependant, à se dominer.

— Non, monsieur, répondit-il tranquillement, je n'ai pas l'habitude de baser mes opinions sur les paroles d'autrui. Mais si vous voulez bien me dire dans quelles circonstances

* Voir le numéro 193.

on a trouvé la victime, je serai mieux à même de vous expliquer pourquoi j'estime que ce chemineau est le coupable.

— Avec plaisir. Passez, je vous prie, de ce côté de la table, répondit M. Ferris. Vous voyez cette pendule ? Mme Clemmens était en train de la régler lorsqu'elle a reçu le coup fatal, c'est devant ce meuble que nous l'avons trouvée. L'instrument dont a fait usage l'agresseur se trouve là, devant vous : c'est, comme vous voyez, un rondin, pris au hasard parmi ceux qui se trouvent au coin de la cheminée. Rappelez-vous, maintenant, ce que disait le bossu. Un lieu fréquenté : cette maison est ouverte à tous les vents, nous y avons vu entrer une demi-douzaine de personnes. Une arme ramassée sur place : vous voyez que tout concorde. Est-il admissible que cet homme ne soit pas pour quelque chose dans la réalisation fidèle et immédiate de son hypothèse ?

— Me permettez-vous de vous poser une question à mon tour ? fit le jeune détective d'un ton qui marquait encore une certaine hésitation. A-t-on lieu de supposer que le crime a été commis longtemps avant qu'on s'en soit aperçu ?

— Au contraire. On a trouvé à la cuisine, tout fumants encore, les plats qu'elle se disposait à servir à M. Ormond pour son déjeuner.

— Dans ce cas, déclara M. Byrd avec une subite assurance, il suffira d'un mot pour vous prouver que ce bossu n'est pas l'homme qu'il convient de rechercher. Il était depuis un certain temps déjà dans la salle, lorsqu'on a suspendu l'audience. Je le sais, pour l'y avoir vu moi-même.

— Vous en êtes sûr ? s'écrièrent d'un commun accord M. Ferris et le coroner.

— Absolument. Il était assis tout près de la porte, ses cheveux rouges ont attiré mon attention sur lui.

— Hum ! C'est très curieux ! fit le procureur, vexé de voir démentir la théorie qu'il avait avancée.

— C'est même si curieux, appuya le Dr Tradwell, qu'on me fera difficilement croire que ce bossu soit resté tout le temps dans la salle. Il n'y a qu'un pas du tribunal jusqu'ici. Cet individu a très bien pu s'absenter un moment, sans que vous vous en soyez aperçu.

M. Byrd ne daigna pas répondre à cette objection d'une façon directe.

— C'est un triste personnage que le chemineau, fit-il d'un ton détaché.

Le procureur allongea sa main pour dissimuler la pile d'argent qui se trouvait sur la table.

— Voyons, Byrd, dit-il, un chemineau, vous me l'avouerez, n'aurait agi que sous l'empire de la colère ou de la cupidité. Or, dans l'espèce, il n'a pu être question d'un accès de fureur : la position du corps, le caractère de la blessure, prouvent que Mme Clemmens, loin d'avoir pu irriter son agresseur, ne s'est même pas doutée de son approche. Soutenez-vous, par contre, qu'on se soit proposé de la voler, alors qu'une somme rondelette comme celle-ci est restée là, bien en évidence sur la table ?

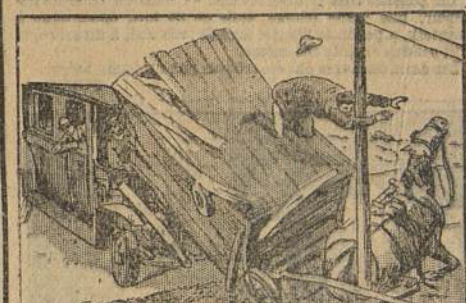
En disant ces mots, M. Ferris découvrait les pièces d'argent d'un geste subtil.

Le détective secoua la tête, mais ne sembla pas convaincu.

— C'est sans doute une de ces anomalies dont nous parlons tout à l'heure, fit-il en souriant. Peut-être le criminel a-t-il pris peur

Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

GRAVE ACCIDENT. — Une femme rentrait de promenade avec son mari, vers 6 heures du soir, lorsque, près de son domicile, elle fut violemment heurtée par derrière par un cycliste. Elle roula sur la chaussée, où elle resta inanimée. Son mari et les témoins de l'accident la relevèrent perdant du sang en abondance par une blessure profonde au front et aussi par la bouche, où plusieurs dents avaient été brisées. Quant à l'imprudent cycliste, il est tombé de sa bicyclette sans se faire aucun mal.
CHALON-SUR-SAONE.



TERRIBLE COLLISION. — Monté sur sa voiture, un entrepreneur de battage se rendait à Lyon. Une auto qui suivait la même route rattrapa le véhicule et le tamponna par l'arrière. La violence du choc fut si vive que la voiture tamponnée fut disloquée et son conducteur projeté contre un poteau télégraphique. Il s'est fracturé le crâne.
HEYRIEUX.



TOMBÉ DE BICYCLETTE. — Vers neuf heures du soir, un ouvrier d'Creusot rentrait chez lui à bicyclette avec deux camarades. Trompé par l'obscurité, il buta contre une pierre et fit panache. Il alla tomber à plusieurs mètres en avant de sa machine. Ses camarades le ramenèrent à son domicile. Ses plaies ne se comptent pas, tant elle est nombreuse.
SANT-BERAIN-SUR-DHEUNE.



UN TAMPONNEMENT. — Une négociante regagnait son domicile en voiture. A côté d'elle se trouvait un facteur des postes. A l'intersection de la route et d'un chemin, une auto arriva à toute allure. La voiture et ses voyageurs furent projetés sur le sol. La commerçante, le propriétaire de l'auto et son chauffeur furent blessés. Le facteur et la femme de l'automobiliste ont été relevés dans un état lamentable.
AMBRONAY.

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

VERTUCHOUX AURAIT DU SE FAIRE BOUCHER

Devant le tribunal correctionnel, l'agent Courbouillon dépose :

— Il était un peu plus de minuit ; j'étais en train de demander ses papiers à un cocher contre lequel je venais de verbaliser en égard à son cheval, couronné sur les deux genoux de devant, rapport à son imprévoyance, vu qu'il l'avait dirigé sur un tas de tuyaux relatifs à la tranchée du gaz, quand le nommé Alexandre Vertuchoux s'avance et s'interpose entre la voiture et moi, tournant le dos et ce qui m'ensuit à mon égard.

LE PRÉSIDENT. — Pas tant de phrases inutiles, agent. Arrivez au fait.

L'AGENT. — Alors, baissant la tête, il écarte les pans de son veston... Alors, intentionnellement, il fait un gros effort et commet une explosion sous mon propre nez d'une façon ironique et moqueuse. Alors, il se met à rire ainsi que dix à douze personnes attirées par le bruit de la détonation.

LE PRÉSIDENT. — Avez-vous été blessé ?

L'AGENT. — Non, monsieur le président. LE PRÉSIDENT, à l'agent. — Était-ce une arme prohibée ?

L'AGENT. — Non, mon président, pas positivement, vu que c'était... son propre...

LE PRÉSIDENT, impatient. — Mais, s'il n'y a rien, expliquez-vous...

LE PRÉVENU. — Un simple pétard, un inoffensif pétard...

LE PRÉSIDENT, au témoin. — Nous disons donc que le prévenu vous a fait éclater un pétard sous le nez...

L'AGENT, ahuri. — Le prévenu s'est livré contre mon prestige à un bruit outrageant.

LE PRÉSIDENT. — C'est à s'arracher les cheveux !... Heureusement qu'il ne m'en reste plus !... Voyons, agent, à vous entendre, il y a une seconde, il s'agissait d'un attentat ; maintenant, ce ne serait plus qu'un outrage... Que vous a dit le prévenu ?...

L'AGENT. — Conséquent rien, mon président... Du moins c'est un langage que je ne comprends pas... je n'ai été qu'à la première...

Enfin, le témoin, après avoir tourné autour du pot, explique que le prévenu lui a fait passer sous le nez un bruit qui ne parlait pas du cœur.

LE PRÉVENU. — Pour sûr, vu qu'il émanait du fond de ma culotte... Surpris de la brutalité de l'agent envers le pauvre cocher, j'ai voulu m'approcher pour donner des explications...

LE PRÉSIDENT. — Où avez-vous vu ?

LE PRÉVENU. — Rien... mais un citoyen

libre et conscient de son droit n'en est pas à ça près... C'est en me haïssant que j'ai lâché, oh ! bien innocemment, un simple...

L'AGENT. — Qui s'adressait à moi... pour me narguer... En foi de quoi, j'ai dressé le procès-verbal...

LE PRÉVENU. — Mon président, on pourrait entendre le cocher...

LE PRÉSIDENT, à l'agent. — Au fait, qu'est-il devenu, le cocher ?

L'AGENT. — Il a pris la fuite en profitant de l'émotion produite par l'explosion.

LE PRÉSIDENT. — Le prévenu était-il en état d'ivresse ?

L'AGENT. — Certainement.

LE PRÉVENU. — C'est faux ; je n'avais rien bu. C'était l'émotion ; ça me produit toujours cet effet-là quand je suis ému... Faut vous dire, mon président, que quand j'ai comparu devant monsieur le maire pour fait et cause de mariage, lorsque cet honorable magistrat m'a demandé si je consentais à prendre pour femme Eulalie Sagouin, le même accident m'est arrivé...

LE PRÉSIDENT. — N'essayez pas d'induire en erreur le tribunal. Vous avez certainement voulu manquer de respect à l'agent... C'est intolérable, un vent de foudre souffle dans tout Paris en ce moment... Une répression générale s'impose... Nous allons commencer par vous...

Et d'ailleurs, de quoi vivez-vous ? Quelle est votre profession ?

LE PRÉVENU. — Mon président, je suis ébéniste.

LE PRÉSIDENT. — Vous auriez plutôt dû vous faire boucher.

Le tribunal condamne Alexandre Vertuchoux à un mois de prison pour outrage par geste à un agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions et à cinq francs d'amende pour ivresse.

Le Greffier.

Farinier contre Charbonnier

Deux prévenus sont assis côte à côte.

L'un, un gros gaillard, natif de Mont-de-Marsan, vêtu d'un complet veston gris tout neuf dans lequel il semble assez mal à son aise.

Il s'appelle Isidore Poussard et exerce la profession de fort de la halle, spécialement affecté au transport des farines ; dans son quartier, on le surnomme « Le Farinier ».

L'autre, un grand bonhomme à la figure anguleuse, au teint rouge, c'est un charbonnier, soigneusement débarbouillé pour la circonstance et endimanché d'un complet smoking à 17,75.

Il est Auvergnat, naturellement ; il se nomme Népomucène Trombone.

LE PRÉSIDENT. — Poussard, levez-vous et dites-nous ce qui s'est passé.

LE FARINIER, avec un terrible accent méridional. — Voilà la chose... Je déchargeai de la

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

TUÉ PAR SA MAÎTRESSE. — Le parquet vient de consigner à sa disposition la maîtresse d'un ouvrier terrassier, âgé de vingt-deux ans, tué d'un coup de couteau.

Le terrassier était arrivé depuis peu à Sens et s'était installé à l'hôtel. Sa maîtresse est une fille soumise qu'il avait retirée d'une maison de tolérance de Tonnerre. Des scènes fréquentes éclataient entre les amants, mais la jeune femme prétend que c'est à la suite d'une crise de désespoir que le terrassier s'est porté un coup de couteau.

SENS.

LE DÉSESPOIR D'UNE MÈRE. — Dans un accès de désespoir, une jeune femme, âgée de 23 ans, domestique à Chanteux, a pendu sa fillette, âgée de trois ans, à un arbre, et s'est pendue ensuite elle-même.

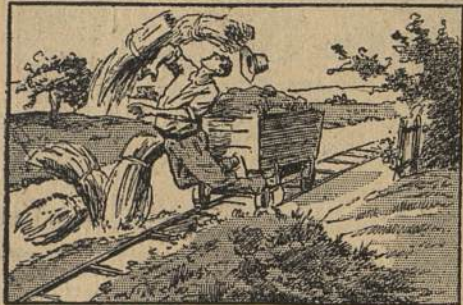
Les deux cadavres ont été trouvés par un jeune berger.

TULLE.



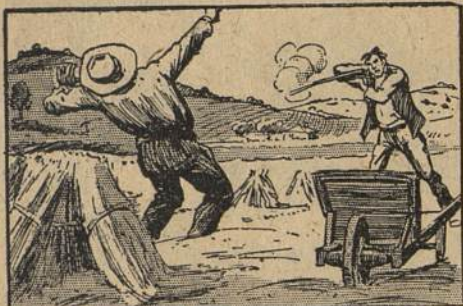
UNE TORCHE HUMAINE. — Employé dans les marais, un père de 5 enfants couchait dans un cabanon avec ses camarades. Le soir, il fumait avant de s'endormir afin de chasser les moustiques. Il mit le feu à la paille sur laquelle il couchait. Le malheureux n'eut pas le temps de fuir. Malgré les secours apportés par ses camarades, il périt dans les flammes.

LUNEL.



TUÉ PAR UN WAGONNET. — Occupé à battre du blé sur le bord d'un champ, un homme de 48 ans traversait la route chargée de gerbes. Un wagonnet chargé de ballast arrivait sur les rails, lancé par des ouvriers d'une ligne en construction. Le battueur eut le crâne fracturé. Il est mort sur le coup.

BRIVE.



LE CRIME D'UN FOU. — Un cultivateur, âgé de 24 ans, frappé soudain de folie, se sauva dans la campagne armé d'un fusil. Il rencontra un cultivateur qui liait des gerbes. Il lui dit qu'il avait assez travaillé, qu'il était temps qu'il se reposât. Aussitôt, il fit feu sur lui. Le cultivateur est dans un état grave. Le fou a été interné.

MAURIAU.

en voyant ce qu'il avait fait, peut-être a-t-il été dérangé, ou a-t-il simplement cru entendre approcher quelqu'un, de sorte qu'il se sera enfui sans prendre le temps de profiter de son crime. Quoi qu'il en soit, je persiste à croire que c'est le chemineau et non pas le bossu qui mérite d'occuper votre attention.

Sur quoi le détective, adressant aux deux magistrats un salut plein de déférence, se retira discrètement.

— Ce jeune homme n'a peut-être pas tort, dit M. Ferris d'un ton pensif, mais, pour ma part, je ne crois guère à la double vue. En admettant même qu'il n'ait pas joué un rôle actif dans l'affaire, il est impossible que le bossu n'ait pas eu vent de la chose.

Le coroner dut reconnaître que cette observation était marquée au coin du bon sens.

CHAPITRE II

LA MALÉDICTION

Deux heures s'écoulèrent sans que Mme Clemmens, veillée par le docteur et par une ou deux voisines, eût repris connaissance.

Au salon, M^e Ormond causait à voix basse avec le procureur, lui racontant, par le menu, ce qu'il savait de la vie privée de cette femme qu'il connaissait depuis des années, pour avoir pris chez elle son repas de midi, les jours d'audience.

Une foule nombreuse s'était rassemblée dans l'impasse, où les commentaires allaient leur train.

— Je ne pense pas qu'elle en réchappe, disait un homme entre deux âges, portant la blouse blanche et le grand feutre rond d'un meunier. Quand on a reçu un atout comme celui-là...

Le docteur a dit qu'elle ne passerait pas la nuit, maudite une jeune servante, enchantée de pouvoir se montrer si bien renseignée.

— Dans ce cas, l'affaire du chemineau n'est pas douteuse, fit un autre, on le pendra haut et court.

— Il ne faut pas condamner un homme sans l'entendre, déclara un quatrième d'un ton sentencieux. Sait-on seulement s'il est entré chez Mme Clemmens ?

— Mlle Perkins l'affirme et Mme Philips aussi : elles l'ont vu pénétrer dans le jardin.

— Elles ont dû en apercevoir d'autres que lui, je parie qu'il n'a pas été le seul à rôder par ici ce matin.

— Non, il est venu aussi un colporteur qui vendait de la ferblanterie. Je l'ai vu de mes yeux : Mme Clemmens était même furieuse contre lui, elle l'a mis à la porte en le menaçant d'un manche à balai.

— Elle n'a jamais pu sentir les gens de cette espèce. Cela ne m'étonnerait pas que le chemineau l'ait tuée par rancune. Ils ne valent pas cher, ces gaillards-là !

— Mme Clemmens était vive, mais elle avait bon cœur aussi. Rappelez-vous comme elle a été bonne pour ces Hubbell...

— Et comme elle a été dure pour la fille Pratt quand elle a eu son mioche...

Et patati, et patata, sans que de tout ce verbiage il se dégagât un seul mot dont pût faire son profit M. Byrd, appuyé d'un air distrait à la barrière du jardin.

Tout à coup, il se fit un mouvement dans la foule, puis un grand silence, au milieu duquel une voix de femme s'éleva, impérieuse.

— Qu'est-ce que j'apprends ? Mme Clemmens est morte ? Assassinée, chez elle, par un chemineau ?

Le point de mire de tous les regards, y compris ceux de M. Byrd, la nouvelle venue fendit la foule et pénétra dans le jardin.

Grande, admirablement faite, un port de reine, la jeune fille qui apparut aux yeux éblouis du jeune détective n'aurait pas manqué d'attirer l'attention même si les traits de son visage n'eussent pas été d'une beauté aussi frappante, aussi exceptionnelle. Mais ce qui, chez elle, retenait surtout le regard, c'était

moins les lignes harmonieuses du corps, la finesse des attaches, le large front d'un blanc mat, le nez droit, plein de caractère, la bouche aux lèvres arquées, frémissantes, que l'expression étrange de ses grands yeux gris, aux reflets changeants, à la profondeur insondable. On sentait, dès l'abord, que jeune et belle comme elle l'était, si charmante qu'elle dut savoir se montrer à ses heures, Béatrice Darrell n'en constituait pas moins un énigme indéchiffrable, un sphinx dont Oedipe lui-même aurait renoncé à surprendre le secret.

Pour l'instant, Miss Darrell était visiblement en proie à une grande agitation.

— Comment se fait-il que personne ne dise rien ? reprit-elle après un instant, sans paraître se rendre compte que pour ceux qui la connaissaient, comme pour ceux à qui elle était étrangère, son attitude et l'expression de son visage n'étaient pas faites pour encourager les confidences.

— On dit qu'elle n'est pas morte, fit enfin un garçon boucher plus hardi que les autres.

Une expression indéfinissable passa sur les traits de la jeune fille. On put croire un instant qu'elle allait tomber. Elle se raidit, néanmoins, d'un puissant effort, marqué par la crispation nerveuse de ses mains.

— C'est affreux ! c'est affreux ! murmurait-elle tout bas, comme par un mouvement de révolte intérieure. Il ne peut en résulter rien de bon.

Puis, rappelée soudain au sentiment des choses, elle interpella une des personnes qui se trouvaient auprès d'elle.

— C'est l'œuvre d'un vagabond, à ce qu'on m'a dit ?

— On le croit, mademoiselle, les agents ont arrêté un chemineau.

— Si la police l'a arrêté, c'est qu'il est coupable, fit miss Darrell avec décision, en entrant dans le jardin.

M. Byrd, sans prêter aucune attention aux murmures confus qui saluèrent le départ de la jeune fille, se pencha pour la suivre de l'œil, lorsqu'une horrible vieille, faisant comme lui, interposa son profil anguleux. Quelque chose dans l'expression de cette mégère poussa le détective à l'interroger.

— Vous connaissez cette dame ?

— Oui, répondit prudemment la vieille, en accompagnant sa réponse d'une hideuse grimace.

— C'est peut-être une parente de la victime !

— Non, elle ne la connaît même pas.

M. Byrd fit un brusque mouvement, une main crochue le retint par le bras.

— Quand je dis qu'elle ne la connaît pas, j'entends qu'elle ne lui faisait pas de visites.

Le détective se dégagea de l'étreinte de la vieille en lui indiquant d'un signe de tête qu'il avait compris.

— Cela vaut la peine qu'on s'en occupe, murmura-t-il en s'élançant vers la maison. Il réussit à y pénétrer presque sur les talons de miss Darrell.

La jeune fille se tenait debout au milieu du salon, le regard fixé sur la porte de la salle à manger, où M^e Ormond semblait vouloir l'empêcher d'entrer.

Béatrice, disait l'avocat d'un ton de paternelle remontrance, ce n'est pas ici votre place. L'horreur tragique de cet événement vous a bouleversée, je le conçois, mais il ne faut pas rester plus longtemps. Rentrez à la maison et soyez persuadée qu'à mon retour je vous dirai tout ce que vous pouvez désirer savoir.

La jeune fille ne baissa pas les yeux.

— Excusez-moi, répondit-elle, mais je ne peux pas m'en aller sans avoir vu l'endroit même où Mme Clemmens a été attaquée, l'arme avec laquelle on l'a frappée. Je désire tout voir. Monsieur Ferris, voulez-vous avoir la bonté de me servir de guide ?

(La suite au prochain numéro.)

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

TUÉE PAR SON MARI. — Un ouvrier, demeurant au Quartier, conseiller à Tarnos, revenait de la chasse, lorsqu'on ne sait pour quel motif, il tira un coup de fusil à bout portant sur sa femme, qui fut grièvement atteinte au sein droit.

Les gendarmes du Boucau, prévenus, arrêtèrent le meurtrier le soir même.

On trouva un rasoir tout ouvert dans l'une de ses poches. Le parquet de Dax s'est transporté sur les lieux du crime, et a commencé aussitôt une enquête.

Le coupable brutalisait souvent sa femme et sa fille âgée de 10 ans.

La malheureuse victime, qu'on avait cru d'abord pouvoir sauver, est morte des suites de sa blessure.

MONT-DE-MARSAN.



TERRIBLE CHUTE. — Occupé aux chantiers du pont transbordeur, un ouvrier s'apprêtait à descendre dans un caisson à air comprimé. Il avait passé la partie inférieure du corps par l'ouverture et s'appuyait déjà sur l'échelle, quand il manqua un échelon et tomba dans le caisson d'une hauteur de quinze mètres. Il s'en est tiré avec le bras gauche fracturé.

BORDEAUX.



COUP DE MARTEAU. — S'étant pris de discussion avec une journalière, un cordonnier la frappa à la tête avec une forme et la blessa à l'œil gauche. Puis, comme la victime s'enfuyait, il lui porta un coup de marteau dans le dos. La fille de la journalière ayant voulu défendre sa mère, fut abattue de deux coups de poing.

BORDEAUX.



ACCIDENT DU TRAVAIL. — A peine arrivé à son travail, un ouvrier boulanger mit en marche un pétrin mécanique. Par inadvertance, il plaça sa main gauche sur un engrenage. La main fut saisie et complètement coupée. Le malheureux travailleur a été transporté et admis d'urgence à l'hôpital.

BORDEAUX.

fariné chez le boulanger qui est voisin de ce fouchtra...

LE CHARBONNIER. — Moi que j'allais chortir de ma boutique d'avec un chac de poucher de charbon.

LE FARINIER. — Et voilà qué nous nous rencontrons nez à nez... Sans pluss s'occuper de moi il m'ébousculé pour passer.

LE CHARBONNIER. — Ch'est lui qui m'a bousculé en me disant : « L'homme blanc a le pas dechur le nègre. »

LE FARINIER. — Et là-dessus il m'appelle : « Passé à la chaux !... » Vous comprenez, la moutarde me monte au nez...

LE CHARBONNIER. — Et auchtôt il me décharge chon chac sur la tête que je me débats dans j'un nuage de farine...

LE FARINIER. — Et alorss qu'est-cé qu'il a fait cé misérable ?

LE CHARBONNIER. — Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, mochieu le président, si vous aviez j'eu un chac de poucher de charbon chur le dos... Vous auriez fait la même choje que moi... Quand je m'ai vu dans la glache de la boutique du boulanger tranche-formé en pierrot, mon chang ne fit qu'un tour, et je deverchai sur la tête du farinier tout mon chac de poucher...

LE FARINIER. — J'étais devenu nègre...

LE CHARBONNIER. — Alors, voilà que farinier du diable qui ch'élance dechur moi et me flanque un coup de poing que j'en ai vu trente chix chandelles !

LE FARINIER. — Ah ! le faux bonhomme que ça est !

LE CHARBONNIER, furieux. — Taijez-vous, que vous cheriez capable de faire aller ma tête à l'échafaud par vos meneries.

LE FARINIER. — Y a le patron boulanger qui a tout vu.

LE PRÉSIDENT, au boulanger. — Témoins, veuillez approcher, et dites-nous ce que vous avez vu.

LE BOULANGER. — Je n'ai rien vu... le farinier était noir comme un moricaud... Le charbonnier était blanc comme un pierrot, et c'était ma farine qui servait de poudre de riz !... Je crie : « Vous m'aparez ma marchandise !... » C'est alors que je vois le bloc enfariné et le tas de charbon tomber l'un sur l'autre et rouler sur le sol ; ce ne fut plus qu'un nuage, tantôt blanc, tantôt noir.

LE PRÉSIDENT. — Il va nous raconter ce qui s'est passé.

LE GARDIEN DE LA PAIX. — Pour dire quel est celui de ces deux hommes qui a commencé nonobstant, je n'en sais rien, je n'y étais pas... Quand je suis arrivé, je m'élançai au milieu des combattants et je cherchai à séparer la farine du charbon, non sans être à demi aveuglé, et non sans grabuge pour mon uniforme que j'ai dû envoyer chez le dégraisseur... Alors je dressai procès-verbal contre le bloc de farine que je reconnus pour être le charbonnier du coin, et le bloc de charbon qui était un farinier... Que j'ai transmis le procès-

verbal à qui de droit et suis allé me brosser, car j'en avais grand besoin.

LE CHARBONNIER, de mauvaise humeur. — Ils ont rien vu qu'ils disent comme ça. Heureusement que j'ai un témoin qui a vu que ch'est que farinier qui a commencé.

LE FARINIER. — Et moi que j'en ai un dé témoin qui a vu que c'était cé fouchtra qui a commencé à m'assommer dé coups et autres !

LE PRÉSIDENT. — En effet, vous avez fait chacun citer un témoin, le sieur Chafouinet...

LE CHARBONNIER, interrompant. — Chafouinet, ch'est mon témoin !

LE PRÉSIDENT. — Et le sieur Bradacabras.

LE FARINIER, fièrement. — C'est le mien !

LE PRÉSIDENT. — Nous allons l'entendre...

Huissier, faites entrer le sieur Bradacabras.

LE CHARBONNIER. — Pourquoi que ch'est pas le mien qu'on interroge le premier,

L'HUISSIER. — Entrez, monsieur Bradacabras.

(On voit arriver un petit homme à la figure hilare, qui s'avance en sautillant vers la barre. A mi-chemin il s'arrête comme pour se caler les jambes.)

LE TÉMOIN, regardant le président et éclatant de rire. — Ah ! bien vous êtes comique... pour quoi que vous avez deux nez ?... (Il se tord.) Et pis quat'z yeux !...

(Il veut reprendre son chemin vers la barre, mais au lieu d'aller en ligne droite, il exécute une terrible embardée qui le lance sur le banc des prévenus.)

LE PRÉSIDENT. — Mais cet homme est ivre !

LE PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE. — Peut-être pourrait-on le laisser parler... Invino veritas !

LE TÉMOIN. — J'suis un peu bu, c'est la faute à m'sieu Poussard que je devais dire que c'était le charbonnier qu'avait commencé et qu'il me paierait une tournée... Pour lors qu'il m'en a payé trois. Mais je le maintiens, c'est l'autre qu'a commencé.

LE PRÉSIDENT. — Quoi ?

LE TÉMOIN. — J'sais pas, m'sieu Poussard m'a dit de dire que c'était l'autre qu'a commencé...

(Le tribunal condamne le témoin à cinq francs d'amende pour ivresse publique et l'envoie cuver son vin à la porte.)

On introduit le sieur Chafouinet.

(Il entre en titubant et en pleurant.)

LE PRÉSIDENT. — Ils sont aussi ivres l'un que l'autre ! (Au témoin.) C'est Népomucène Trombonne qui vous a payé à boire, à vous.

LE TÉMOIN. — Oui... (Bégayant.) C'est l'autre qui a commencé !...

LE PRÉSIDENT. — C'est entendu... allez réciter votre leçon à la porte.

Le tribunal le condamne à cinq francs d'amende pour ivresse publique.

Le charbonnier et le farinier s'entendent condamner chacun à un mois de prison ; et ils paieront 25 francs de dommages-intérêts au boulanger qui réclame le prix de sa farine.

JULES DEMOLLIENS.

LA FAUTE D'AMOUR

Grand roman de Passion

PAR MAXIME VILLEMER

DEUXIÈME PARTIE

Mortel Secret

XXI (Suite.)

Et, la tête basse, un frisson de regret dans les veines, Gaétane s'enfuit.

Elle fuit dans la nuit.

Pas un bruit ne vient troubler le lourd silence de la campagne endormie.

Le cœur déchiré, Gaétane ouvre la petite grille donnant sur des champs de bruyères; et, frissonnante, elle s'arrête.

La vieille demeure où elle a vécu, où si longtemps elle a pu se croire chez elle, lui apparaît avec ses vieilles tourelles, son parc aux arbres rachitiques se balançant sous la brise du large.

La chambre du comte est encore éclairée; il veille sans doute, lui...

Oh! peut-être ferait-elle mieux de rester là, dans cette vieille maison toujours si chère à son cœur... et d'y attendre la mort que Coralie avait si savamment combinée! Que de soucis de moins, alors, dans l'avenir, que de larmes épargnées!

Puis elle continue sa route. Autour d'elle les arbres frissonnent, le vent siffle... et tous ces bruits de la nature la font trembler.

Elle marche vite, maintenant; et bientôt elle aperçoit la sente conduisant à la petite maison des Kerven.

Elle se hâte encore; et enfin elle parvient devant une barrière en bois qu'elle pousse doucement, et elle pénètre dans le jardin où les bruyères et les fougères s'enlacent.

La petite maison des Kerven est endormie; cependant derrière les volets d'une chambre brille encore une faible lumière.

« Oh! pense Gaétane, Yvonne veille... Et elle appelle... »

— Yvonne!... Yvonne!...

Quelques minutes s'écoulent; et la vieille Bretonne paraît, inquiète, soupçonneuse.

— C'est moi, dit Gaétane.

— Qu'est-il donc encore arrivé, mon Dieu!...

— Rien qui doive te tourmenter, ma bonne Yvonne. Tu as abandonné ton poste cette nuit... et tu as bien fait; je préfère te voir ici, face à face, car j'ai de très graves choses à te demander.

La Bretonne tressaillit.

— Cette nuit, reprit Gaétane d'une voix très grave, j'ai appris que je n'étais point la fille du comte de Kernoël.

— Oh! mon Dieu!...

— Tu le savais, toi aussi, et cependant, Yvonne, tu me cachais ce secret; étais-tu donc complice de la comtesse?

Yvonne ne répondit pas.

— Peut-être as-tu cru faire mon bonheur, reprit la jeune fille avec beaucoup de douceur. Je te pardonne, va, crois-le bien; et crois bien aussi que jamais je n'oublierai les tendresses dont tu m'as entourée.

« Jamais je n'oublierai, Yvonne, que je te dois la vie. Sans toi, je serais morte aujourd'hui... et Mme de Kernoël aurait sur la conscience l'épouvantable remords du crime accompli! »

« Oh! certes je t'ai bien aimée, mais je t'aimerais encore davantage, si tu voulais me dire le nom de ma véritable mère — nom que tu connais... j'en ai la conviction absolue. »

Yvonne secoua la tête.

— Parle, ma bonne Yvonne...

— Je ne sais rien... je ne sais rien.

— Alors... adieu, Yvonne.

— Vous partez?

— Je pars.

— Mais, où allez-vous?

* Voir les numéros 149 à 193.

— Je l'ignore. Je vais me rendre à pied à Audierne; et là je prendrai le premier train pour Paris.

« Que deviendrai-je là-bas? peu t'importe. Tu n'as pas pitié de moi, tu ne veux pas me dire qui je suis, où j'ai été recueillie... et pourtant, si tu le voulais, tu pourrais m'éclairer sur ce passé si obscur pour moi. N'auras-tu donc pas pitié de la malheureuse qui va te quitter et se lancer dans l'inconnu? »

Yvonne garda le silence.

— Tout m'abandonne donc! s'écria Gaétane; — alors... adieu, Yvonne!...

A quelques heures de distance, Gaétane et Hervé pénétraient dans la petite gare.

Mais ils ne devaient pas se rencontrer. Hervé prit le train de quatre heures du matin, et Gaétane celui de sept heures.

La destinée, l'implacable destinée, les séparait... à jamais peut-être.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

Rose-de-Mai

I

Un mois après les événements que nous venons de raconter, un flacra s'arrêtait devant le n° 7 de la rue de la Pompe, à Passy où depuis quelque temps Morgane s'était définitivement installée.

Un jeune homme descendit vivement de la voiture; puis, après avoir payé le cocher, il sonna à la grille, passa comme une flèche devant Victoire, qui venait d'ouvrir, et s'élança dans la petite maison enveloppée de lierre et de vigne-vierge.

On était alors en septembre; et déjà les parterres se fanaient, se dégarnissaient peu à peu.

Daniel — car c'était lui — traversa le vestibule et pénétra dans un petit salon du rez-de-chaussée.

Assise à une table roulée près de la fenêtre, Morgane était seule.

Depuis quelques temps déjà elle était habituée aux longues heures de solitude, aux pénibles attentes d'amis ne venant que rarement maintenant. Les uns donnaient pour prétexte que le nouvel hôtel de Morgane était trop éloigné du centre de Paris mondain, d'autres trouvaient que la maison n'était pas gaie comme autrefois.

Aussi, pour les ramener à elle, Morgane décida-t-elle d'organiser, tous les lundis et tous les vendredis, une partie de baccara dans ses salons; et grâce à ce stratagème, elle put faire face presque largement aux dépenses de son train de maison.

Aujourd'hui — un mardi — elle était donc bien seule, et personne ne viendrait la surprendre dans sa solitude.

Aussi était-elle heureuse de l'arrivée de Daniel.

— Tu as bien fait de venir, mon petit.

Mais, devant l'attitude de son fils elle recula.

— Qu'as-tu donc? Que vas-tu donc m'apprendre?

— Oh! de graves choses, des catastrophes que vous devez connaître, fit le jeune homme en jetant son chapeau et son pardessus sur un siège.

Morgane tressaillit.

Oui, elle savait tout! Coralie lui avait écrit le drame horrible dont avait été témoin le pavillon mauresque, lui avait dit la fuite de Gaétane... et le départ précipité d'André de Kernoël pour une destination inconnue.

Et maintenant Coralie vivait seule

avec Blanche et les Kerven; se cloîtrait dans cette vieille demeure de Plogoff, avec l'écrasant souvenir de son bonheur à jamais fini.

Tout lui échappait à la fois!...

— Mère, reprit Daniel, vous devez savoir ce que les Kerven m'ont appris: Gaétane n'est point la fille de Mme de Kernoël, n'est point la fille du comte!...

Morgane blêmit.

— Les Kerven ont abusé de la confiance que Coralie et moi avions en eux, fit la marquise de Presles; ils ont dévoilé un secret ne leur appartenant pas...

— Dans l'affolement on ne pèse pas ses paroles... et les Kerven étaient affolés le jour où je suis allé les supplier de me dire ce qu'était devenue Gaétane.

— Mais comment as-tu appris la fuite de la jeune fille?

— Par un pêcheur de la Pointe du Raz actuellement ordonnance d'un de mes camarades de Toulon; un soir, pendant le dîner pris en commun, ce camarade parla de la famille de Kernoël, parla aussi de la disparition de Gaétane... alors je crus devenir fou, je crus que j'allais mourir!

— Tu l'aimes donc toujours? fit Morgane en enveloppant son fils d'un regard inquiet.

— Toujours!...

— Et elle?

— Gaétane ne m'aime pas... elle me l'a dit; Gaétane en aime un autre!

« Mais, malgré tout, j'aurais voulu qu'elle fût heureuse... tandis que maintenant j'ignore même ce qu'elle est devenue! Elle a fui... et sait-on où la misère la conduira, ce que la misère fera d'elle! »

— Peu importe! Elle ne t'aime pas... je la considérerai donc toujours comme une ennemie; et s'il fallait un verre d'eau pour l'empêcher de mourir, je ne le lui donnerais pas!

— Depuis longtemps, mère, vous êtes une ennemie de Gaétane, fit Daniel très grave. C'est vous qui, autrefois, l'avez conduite, tout enfant, dans la maison des Kernoël pour remplacer une fille du même âge venant de mourir!

« Vous le voyez, mère, je sais tout: Kerven m'a tout raconté, tout dit... »

« Mais peut-être ignorez-vous que cet acte infâme a peu à peu fait germer dans le cœur de votre sœur Coralie une haine violente pour Gaétane... une haine poussée jusqu'au crime! »

— Je le sais.

— Et vous n'avez rien fait pour empêcher ce drame?

— Non...

Un silence se fit.

Morgane s'était levée; et, près de la fenêtre entr'ouverte, elle restait immobile, les yeux perdus vers le jardin assombri.

— Mère, dit enfin Daniel, vous devez connaître les parents indignes qui vous ont vendu cette enfant?

— Je l'ai prise à l'Assistance publique.

— Oh! mère... vous mentez... vous mentez! s'écria Daniel.

— Ainsi, tu m'accuses de mensonge, toi mon fils! fit Morgane d'un ton glacial... tout m'abandonne donc à la fois.

« Vois, je vis ici, avec une servante qui souvent m'injurie et me fait peur. J'ai vendu mes objets les plus précieux, les plus chers, et je me suis réfugiée dans ce petit hôtel, loin du bruit, loin du monde qui m'était si cher autrefois. »

« Et c'est au moment où j'aurais tant besoin d'être soutenue que tu viens, la menace à la bouche, insulter ta mère et prendre la défense d'une étrangère!... »

« Non, je ne connais point la famille de Gaétane; c'est une enfant du hasard, une misérable sans nom et sans famille, dont j'ai cru assurer le bonheur en l'introduisant dans l'opulente maison des Kernoël... »

« Je me suis trompée... tant pis pour elle; il ne lui reste plus maintenant qu'à reprendre dans le monde la vie qui devait

être la sienne et dont je l'avais affranchie.

— Pauvre Gaétane!...

— Tu la plains?

— Je la plains... et je j'adore! fit Daniel dont les yeux se fermèrent comme à la poursuite d'un rêve envolé.

— Voyons, mon petit, réfléchis donc: non seulement Gaétane ne t'aime pas, mais encore elle en aime un autre. Elle a jeté dans ta jeunesse, dans ta vie, un désespoir qui te fait pleurer. Des larmes coulent sur ton visage, des rides profondes creusent ton front; tu es incapable de réagir contre ta souffrance... et tu me demandes de m'apitoyer sur le sort de cette femme, de pleurer avec toi sa disparition subite!...

« Ah! non... non. Qu'elle aille où bon lui semble! Elle est jeune, elle est jolie... eh bien, si elle ne veut ni mourir de faim, ni travailler, elle n'aura qu'à faire comme tant d'autres: vendre sa jeunesse et sa beauté! »

Daniel se redressa, livide.

— Le jour où Gaétane sera une fille perdue, je me brûlerai la cervelle! fit-il d'une voix grave.

— Tu es fou, fou à lier, mon enfant. Oublie donc cette Gaétane... et songe à Blanche. Blanche est destinée à recueillir tous les millions du duc de Flers... aime-la... épouse-la...

— L'argent!... toujours l'argent!

— Elle est si jolie, cette petite Blanche, avec ses larges yeux d'un bleu de pervenche...

— La pauvre enfant ne vivra pas longtemps... elle se meurt. La fuite de sa sœur la tue — et pendant deux jours j'ai dû rester près d'elle, la consoler, feindre pour elle une tendresse que je ne ressentais pas, que je ne ressentirai jamais!

— Tu as fait cela?

— Oui, j'ai menti... mais il le fallait. J'avais cependant la mort dans l'âme; j'ai eu pitié de cette enfant, innocente victime d'un drame — car un drame horrible s'est déroulé dans le vieux château de Plogoff.

— Alors, tu sais?...

— Oui, je sais que Gaétane a failli mourir empoisonnée; mais j'ignore quelle main a versé le poison. Les Kerven n'ont point voulu me le dire, — et cependant les Kerven savent tout, — mais je pressens l'horrible vérité; il me semble que seule une Le Garrec a pu commettre un aussi odieux attentat!

— Oui, Coralie et moi nous sommes des filles sauvages, capables de toutes les haines; mais si tu veux bien réfléchir, tu conviendras que la haine éprouvée par Coralie pour Gaétane était parfaitement fondée...

— Oh! la haine!... la haine!...

— Tu n'éprouves donc pas de haine, toi, pour celui qui te prend le cœur de Gaétane? Alors tu crois aimer... mais tu n'aimes pas véritablement!

Et, après un silence...

— Tu accuses la comtesse de Kernoël d'avoir tenté d'empoisonner Gaétane, cette étrangère qui lui a non seulement volé le cœur de son mari, mais qui encore a hérité d'une fortune colossale au détriment de Blanche — une vraie Kernoël, celle-là, hélas! venue au monde trop tard — mais dans le cas même où ton accusation serait fondée, ne trouves-tu pas qu'au crime de Coralie il y aurait des circonstances atténuantes?

« D'ailleurs, Coralie avait certainement perdu la tête, sans quoi elle n'eût jamais avoué au comte que Gaétane n'était point sa vraie fille; un tel aveu n'a pu lui échapper que dans un moment de révolte et d'inconscience. »

— Oh! la punition ne se sera pas fait attendre longtemps! Aujourd'hui, tout accable la comtesse de Kernoël: sa fille est presque condamnée par les médecins et son mari est parti, quittant Plogoff, à jamais sans doute...

— Parti?...

— Je l'ai accompagné jusqu'à Marseille.

— Parti!... il est parti! répète Morgane songeuse et atterrée.

— Il a pris passage sur un bâtiment faisant route pour la Cochinchine; il avait besoin d'air, besoin d'espace, besoin de s'isoler pour pleurer Gaétane.

— Et ma sœur reste seule avec sa fille mourante!... me voilà donc encore une fois vengée!

— Que voulez-vous dire, mère?

— Oui, je suis vengée des dédains de cette femme; vengée de l'indifférence d'une sœur qui, dans les grandes adver-

sités, ne m'a jamais tendu la main, a toujours refusé de me venir en aide.

Et je me réjouis : les heureux de la terre sont enfin vaincus !

Et comme Daniel la regardait avec une surprise désolée, elle reprit :

— Tu ne comprends donc pas les déchirements de toute ma vie ? Tu ne soupçonnes donc pas les humiliations que j'ai dû subir ? Je suis vengée de quelques-uns... mais d'autres encore auront leur heure !

— Sans doute, mère, vous voulez parler de Mme Dubreuil, de cette pauvre Micheline ? fit Daniel avec mélancolie ; de cette sainte que j'aime, moi, de toute mon âme...

— Et quand cela serait ?...

— Vous seriez injuste... vous seriez maudite !

Morgane haussa dédaigneusement les épaules.

— Prenez garde, mère, fit Daniel en se levant ; ne bravez pas la colère de Dieu... vous pourriez être punie, vous aussi ! Il se peut qu'un jour vienne où vous soyez seule sur la terre, abandonnée et malheureuse !

Il reprit, très grave :

— Je ne tiens pas à la vie, moi, vous le savez bien ; et je serai heureux lorsque l'ordre me parviendra de repartir pour une de ces colonies meurtrières où les plus robustes succombent...

« Vous n'aimez que moi au monde ; eh ! bien, si je meurs vous serez mortellement frappée dans votre affection. Oh ! prenez garde, mère... prenez garde ! »

Et, soucieux, il partit.

Comme il traversait le vestibule du petit hôtel, il se trouva en présence d'un homme à la physionomie repoussante, à l'œil fuyant, qui l'examina curieusement. Victoire était accourue.

— Que voulez-vous, monsieur ? demanda-t-elle au nouveau venu.

— Je désirerais parler à Mme la marquise de Presles.

— Mais, fit Victoire en reculant de quelques pas, je vous reconnais ; vous êtes le sacripant qui s'introduisit, pour voler, dans notre hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne.

— Vous avez bonne mémoire, ma petite dame.

— Et vous croyez que Madame va vous recevoir ?

— J'en suis sûr.

— C'est-à-dire qu'elle pourrait vous faire coffrer, si cela lui faisait plaisir, dit Victoire devenue arrogante : nous possédons ici une certaine déclaration signée de vous qui vous mettrait dans de beaux draps s'il nous prenait la fantaisie de la porter au commissaire de police.

— Je me fiche de ma déclaration comme de vous...

— On verra voir... monsieur Julot Vaubaron.

— Vous n'avez pas oublié mon nom — c'est parfait.

Et, bousculant Victoire, Julot ouvrit la porte du salon où Morgane, encore tout impressionnée du départ de son fils, était demeurée songeuse.

Morgane n'avait point entendu venir Vaubaron.

— Comme Madame est absorbée ! fit Julot...

Alors Morgane se redressa, hautaine.

— Ah ! ça vous étonne, pas vrai, que Julot Vaubaron — ce Julot que vous avez si proprement arrangé — se soit si promptement tiré d'affaire.

« Pour ne plus me rencontrer sur votre route, vous avez lâché vos deux installations, et vous êtes venue vous réfugier dans ce petit hôtel, qui est loin d'avoir le même chic que celui de l'avenue du Bois-de-Boulogne, mais dont néanmoins je me contenterais parfaitement. »

— Ah ! mon pauvre homme, vous vous trompez du tout au tout, fit Morgane en haussant les épaules ; — si j'ai déménagé ce n'est pas par peur... c'est tout simplement pour diminuer mes frais.

— Vous allez peut-être me dire que vous êtes dans la purée, riposta Julot en se campant, agressif, devant la marquise de Presles un peu inquiète. Dans la purée, vous ? Allons donc ! Quand on occupe, seule, un charmant petit hôtel ; quand on paie un loyer annuel de sept mille francs, on est mal venu à pleurer misère.

« Non, vous n'êtes pas dans la purée, vous ; — c'est moi qui y suis... et qui y suis enfoncé jusqu'au cou ! »

« Ma femme, la Louise — vous savez bien... votre ancienne femme de chambre

au château de Vertes-Feuilles — a pu entrer aux Quinze-Vingts pour se faire opérer de la cataracte... et elle en est sortie borgne. »

« Heureusement il lui reste un œil à peu près bon ; et, croyez-le bien, elle saura s'en servir de cet œil-là. »

— Votre femme, mon ami, s'en tire à bon compte.

— N'empêche qu'elle a perdu sa place ; — elle n'est plus à l'asile Dubreuil.

— Tant pis pour elle.

— Oh ! je le sais : vous n'avez jamais pitié du pauvre monde ; la compassion ne vous étouffe pas, vous...

« Il n'en est pas moins vrai que j'ai à présent ma femme sur les bras... et mes affaires vont mal ; — puis aussi, depuis l'extraction de la balle que vous m'avez si prestement envoyée dans la poitrine, je suis souvent patraque. »

— Ne revenez pas sur cette affaire, je vous en prie. Vous vouliez me voler, me tuer peut-être... je me suis défendue.

— Or donc, nous avons déménagé, et nous nous sommes installés au n° 4 de l'avenue de la Grande-Armée.

« Nous avons réfléchi que pour gagner beaucoup d'argent, il fallait éblouir le bon public, et nous n'avons pas hésité à prendre un appartement épatant. C'est chic... mais ça coûte quatre mille francs par an... »

« Puis, il a fallu le meubler richement. »

« Alors j'ai acheté — à crédit, bien entendu — un superbe salon oriental ; une chambre à coucher avec un lit de milieu et glace au fond — j'aime à me mirer quand je m'éveille ; — une salle à manger à vitraux de couleur représentant les guerres de religion — ça me rappellera mon histoire de France. »

— Et toutes ces merveilles vous ont coûté ?...

— La bagatelle de sept mille francs.

— Vous avez signé des effets ?

— Oui.

— Payables quand ?

« Or donc, voici ce dont il s'agit. »

« Nous avons été tous trois — mère, vous et moi — complices de l'enlèvement d'une fillette ; or, Céleste et moi ignorons ce que vous avez fait de cette enfant... et c'est ce que je vais aller dire à Mme Dubreuil. »

— Faites comme vous voudrez ; mais je saurai bien me défendre : je lui dirai, moi, à cette femme, qu'il s'agissait avant tout de sauver l'honneur du nom... je lui dirai aussi que sa fille est morte !

— Quelle menterie !... quelle menterie !

— Je vous le répète, je vous le jure... cette fille est morte.

— Allons donc... elle vit, vous dis-je.

Tenez, hier, en lisant un journal, la pensée m'est venue — et rien maintenant ne m'ôte cette idée de l'esprit — que la jeune fille venant de s'enfuir de Plogoff n'est autre que l'enfant de Mme Dubreuil.

— Mais vous devenez fou ! s'écria Morgane éperdue.

— Tenez... lisez, fit Julot Vaubaron en dépliant un journal et le posant devant la marquise de Presles.

Et Morgane lut l'entrefilet suivant paru dans un journal de la région de Quimper :

« Une jeune fille du plus grand monde vient de quitter sa famille dans des circonstances vraiment étranges, et laissant supposer qu'un drame intime a dû se dérouler dans un intérieur profondément troublé. »

« Cette jeune fille venait d'hériter, il y a quelque temps, de l'immense fortune laissée par un homme dont le nom est resté légendaire à Paris, dans le noble Faubourg. »

« C'était un misanthrope, vivant en ermite dans un vieil hôtel de la rue de Babylone. »

« Mlle X..., en s'enfuyant, renonce à cette fortune au profit de sa sœur, Mlle Y... avait-elle des droits réels à cet héritage ? Aujourd'hui, il est permis d'en douter. »

— C'est très bien imaginé, fit Morgane, en repliant le journal. Ah ! ces journalistes... Quelle imagination, quelle puissance d'invention ! Le malheur est que le plus souvent ils ignorent le premier mot de ce qu'ils disent ; et volontiers ils voient des secrets de famille là où il n'y en a aucun.

— Oh ! croyez-vous ? fit Vaubaron interloqué.

— Mais certainement ; et toute cette histoire racontée par le journal est un conte à dormir debout.

« Ah ! Ah ! monsieur Julot Vaubaron, vous croyiez me tenir, vous espériez m'extirper la forte somme... Eh bien ! vous n'aurez pas un sou de moi. »

« Vous pouvez aller voir Mme Dubreuil et lui faire part de toutes vos suppositions ; — mais ne l'oubliez pas : à l'appui de vos affirmations vous devrez fournir des preuves... et vous n'en possédez aucune... »

— C'est possible ; — mais je ne veux pas m'être dérangé pour rien, je ne veux pas me laisser fermer la bouche aussi facilement ; — et si vous refusez de me donner ce que je demande... eh bien ! je m'adresserai tout simplement à votre fils, et je lui raconterai sur votre compte un tas de choses intéressantes.

— Misérable !... Canaille !... s'écria Morgane, les dents serrées.

— Votre fils, je le sais, est lieutenant dans un régiment d'artillerie de marine tenant actuellement garnison à Toulon. Eh bien ! s'il le faut, je ferai le voyage... et j'apprendrai à votre garçon ce que vous êtes, ce que vous valez.

— Prenez garde ! fit la marquise de Presles... prenez garde ! Je puis vous faire arrêter, ne l'oubliez pas ; je puis vous faire condamner...

— Je vous répète que, faute par vous de me remettre les sept mille francs qui me sont nécessaires, aussi vrai que je m'appelle Julot Vaubaron, j'entreprends le voyage de Toulon et je raconte à votre fiston toute la petite vie de sa mère.

— C'est bien, fit Morgane ; demain vous aurez l'argent — maintenant... filez.

Julot partit radieux.

Morgane écouta le pas lourd du misérable se perdre dans le vestibule, entendit la porte se refermer ; — alors, éperdue, elle appela Victoire.

(La suite au prochain numéro.)



○ LE SECRET DE GERMAINE. — « Tu vas faire aller, n'est-ce pas ? » ○ ○

« D'ailleurs, ne l'oubliez pas je possède signée de vous, certaine déclaration qui suffirait largement à vous faire condamner. »

« Il est donc prudent à vous de ne plus revenir sur le passé... autrement je saurais encore me défendre. »

— Mon seul désir en ce moment est de vous exposer la situation dans laquelle nous nous trouvons, ma femme et moi.

« Or — je vous le répète — maintenant nous sommes dans une misère noire. Je possédais quelques économies... elles ont été promptement nettoyées. »

— Mais Céleste est riche, elle...

— Assurément, oui, Céleste a des sous ; mais elle ne les lâche pas facilement ses sous ; — et tout ce quema mère a consenti à faire en notre faveur, c'a été de prendre Louise avec elle.

« De ce côté-là, ça va bien ; — mais moi, en ce moment, j'ai besoin de beaucoup d'argent pour transformer mon cabinet d'affaires. »

« Mon associé et moi, constatant qu'on végétait dans la rue Montorgueil, avons décidé de changer de quartier. »

— L'idée est certainement bonne.

— Dans trois mois.

Et, goguenard, Julot Vaubaron ajouta :

— Je compte sur vous pour retirer ces billets-là.

— Ah ! mon pauvre homme, vous vous adressez mal, fit Morgane en haussant les épaules. Si vous êtes pauvre, je le suis aussi ; tout ce qui est ici... je le dois.

— Bah ! vos amants paieront !...

— Vous êtes un insolent ! fit Morgane épouvantée à la pensée que si Daniel eût été là, il eût entendu cette insulte.

— Je ne suis pas venu ici pour faire du sentiment. Je suis dans la purée ; et je saurai bien vous obliger à m'en sortir... j'ai assez de cordes à mon arc.

— Je ne vous crains pas... vous pouvez faire vibrer vos cordes.

— C'est ce que je vais faire... pas plus tard que tout de suite. Et puisque vous le prenez sur ce ton... eh ! bien, nous allons rire.

« Oh ! soyez sans inquiétude : je ne vous enverrai pas, moi, une balle de revolver dans la caboche. On peut s'entendre sans tam-tam... Je n'aime pas le vacarme, moi. »

LE SECRET DE GERMAINE

Grand roman dramatique

PAR LOUIS BOUSSENARD

PREMIÈRE PARTIE

Victime

XV (Suite.) *

Le comte descendit le premier et dit à Bamboche :

— Va-t'en avec le cocher jusqu'au square de la Trinité.

« Là tu le renverras et tu viendras avec la valise au numéro 2... de la rue de Provence.

« Tu demanderas M. Thierry.

— Entendu, patron.

Puis le comte prit la rue Joubert, marcha très lentement jusqu'au milieu, entra dans une maison de modeste apparence et monta jusqu'au quatrième étage, en homme auquel sont familières les dispositions des lieux.

Un quart d'heure après, Bamboche, portant la valise, demandait au concierge du numéro 2... de la rue de Provence :

— M. Thierry, s'il vous plaît ?

— Au troisième, la porte à droite.

Le jeune vaurien monta lestement, sonna et se trouva en face d'un homme d'assez forte corpulence qui vint ouvrir aussitôt.

— Entrez, dit l'homme, que déjà Bamboche regardait avec méfiance.

Ils traversèrent deux pièces meublées avec ce confortable cossu, affreusement bourgeois, qui fait le bonheur de nos classes moyennes, et s'arrêtèrent dans une troisième tenant à la fois du salon et du cabinet de travail.

Bamboche dardait des regards aigus, fureteurs, curieux, sur l'inconnu, qui, enveloppé d'une vaste robe de chambre en cachemire, jouait nonchalamment avec la cordelière.

Certainement il n'avait jamais vu, auparavant, ce personnage au torse massif, à la carrure puissante, au masque placide encadré de gros favoris poivre et sel, aux yeux cerclés de lunettes d'or, aux cheveux gris, épais, relevés prétentieusement en toupet, comme la mèche légendaire de feu M. Thiers.

Au doigt, au plastron de la chemise, de gros diamants de rastaquouère, au cou une cravate blanche nouée sur un col montant jusqu'aux oreilles, bref, l'air d'un vieux notaire de province, d'un homme d'affaires, d'un rentier modèle 1860.

Bamboche, voyant qu'on ne lui parlait pas, restait debout, l'air gêné, attendant une parole, ne sachant pas trop quelle contenance garder.

Trois mots éclatèrent brusquement à son oreille et lui firent l'effet de trois coups de revolver tirés à bout portant :

— Assieds-toi, Bamboche !

Malgré son prodigieux aplomb, le jeune vaurien tomba, plutôt qu'il ne s'assit, les jambes cassées, sur un fauteuil.

La voix était restée naturelle, sans doute à dessein, et c'était la voix du comte !

Si Bamboche eût vu son patron entrer dans une maison de la rue Joubert, monter au quatrième, n'en pas sortir et le recevoir au troisième étage d'une maison située rue de Provence, nul doute que son étonnement ne se fût compliqué d'une jolie dose d'ahurissement.

A peine si un quart d'heure s'était écoulé depuis leur séparation, et ce temps si court avait suffi au comte pour opérer une transformation à ce point complète, qu'elle trompait Bamboche lui-même.

Sa stupeur n'était point d'ailleurs pour déplaire au comte, dont elle chatouilla l'amour-propre.

Il ajouta d'un air bonhomme :

— Eh bien ! oui, c'est moi.

— Tonnerre !... c'est épatant !...

« Aussi bien réussi que le déguisement du ratichon, qui m'a si joliment fichu dedans... »

« Patron ! vous êtes rudement fort. »

— Oui !

« Ne fût-ce que pour réparer les bévues des apprentis comme toi. »

« Et c'est sans doute son amie de cœur, Andréa-la-Rosse, qui le pilote... »

« Mais, j'y pense : Andréa est entretenue par le baron Guy de Maltaverne... et il habite avenue Beaucourt, derrière l'hôtel Béréssoff, qui donne avenue Hoche. »

« Tonnerre !... une idée... »

« Il faudrait savoir si les fenêtres

et tu lui diras que, coûte que coûte, à tout prix, morte ou vive, elle ne manque pas la soirée de la rue Euler. »

« Il faut également qu'elle y amène Guy de Maltaverne. »

« Si elle hésitait, tu lui diras simplement :

« C'est l'ordre ! »

XVI

Le baron Guy de Maltaverne était un gentilhomme superlativement décaqué.

Arrivé à l'âge de trente-cinq ans, il avait successivement dévoré deux oncles et un cousin représentant quelque chose comme trois millions.

Puis, ses parents étant morts, il avait hérité de la terre de Maltaverne, un vieux manoir entouré de genêts et de bruyères, situé aux confins de la Sologne et du Berry.

N'ayant pas trouvé d'acquéreur sérieux, Guy avait emprunté sur place, entassé les hypothèques, pressuré le fonds et le tréfonds, et gaillardement volatilisé les sommes ainsi obtenues de l'usure locale.

Ce fut un véritable feu de paille, et le seigneur de Maltaverne, sa baronnie ainsi rongée jusqu'aux racines, se retrouva Guy comme devant !

Un joyeux viveur poursuivi par la meute aboyante des créanciers, forcé d'user de tous les expédients, faisant des prodiges pour conserver les vagues apparences de son luxe d'autrefois et se sentant peu à peu glisser sur cette pente fatale au bas de laquelle s'ouvre béant le trou noir où s'effondrent trop souvent la dignité, l'honneur, la vie.

Guy était le type accompli de ces gens qui ne peuvent avoir en poche un sou, un louis, un billet de mille francs sans être pris de l'irrésistible envie de le dépenser aussitôt.

Peu importe à quoi, pourvu qu'ils en voient la fin.

Aussi, indépendamment du jeu qui lui enleva le plus clair de sa fortune, Guy avait de ces fantaisies insensées qui se chiffraient par des sommes folles.

Il y avait également le chapitre de la galanterie, et Guy, passionné comme un bouc, n'aimant rien tant que le fruit défendu, soldait à prix d'or les caresses vénales des demi-mondaines dont il aimait à s'entourer.

Il y avait enfin les courses, où il arrivait toujours nanti de tuyaux infailibles qui lui claquaient invariablement dans les doigts.

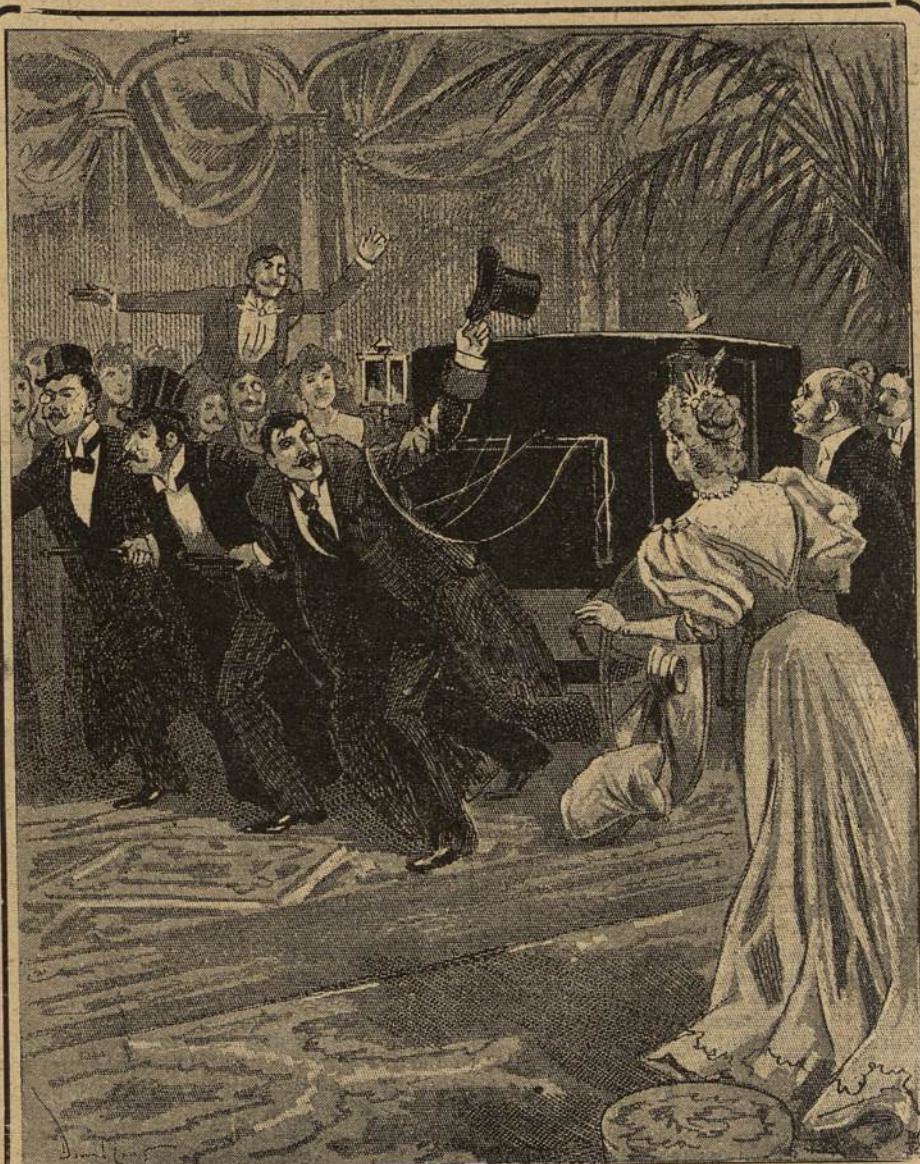
Il n'est donc pas étonnant si, nanti de tous ces vices triomphants, le baron de Maltaverne commençait à marcher sur ses tiges.

Pour l'achever moralement et physiquement, il avait été pris sur le tard d'une passion insensée pour la belle Andréa, une superbe fille, surnommée la Rosse, qui le menait à la cravache, le trompait indignement, le méprisait au fond, et certainement le haïssait.

A plusieurs reprises, il avait voulu secouer sa chaîne, mais Andréa le tenait bien ; d'abord par l'amour-propre, puis par la force de l'habitude, et parce qu'à chaque instant elle le fouaillait impitoyablement.

Elle s'était enrichie de ses dernières dépouilles, menait un certain train et ne se gênait guère pour afficher son dédain pour un homme notoirement sans le sou depuis quelques mois, vivant à la diable et tout près de recourir à de malpropres expédients.

Il est vrai qu'on insinuait que le baron de Maltaverne recevait les bons offices de nobles étrangers qu'il pilotait dans les lieux de plaisir ; ou bien que les marchands de chevaux lui donnaient une commission quand il les aidait à enrosser un ami ; ou bien encore qu'il commençait à avoir au jeu un bonheur compromettant !...



LE SECRET DE GERMAINE. — Brusquement le coupé entra dans un hall immense.

— Rapport au prince... j'ai fait de mon mieux.

« Et on le repincera. »

— Il le faut ! et je me trompe fort si nous n'allons pas avoir en lui un rude adversaire.

« C'est pour cela que j'ai pris dès le début des précautions aussi minutieuses pour quitter ma demeure et faire croire à un départ définitif. »

— C'est une leçon pour moi, et elle ne sera pas perdue.

— Maintenant, il faut que d'ici deux jours ce Russe de malheur soit mort.

— Commandez, patron, j'obéirai.

— Que fais-tu ce soir, Bamboche ?

— Pas grand-chose... j'attends vos ordres...

« Si vous m'aviez donné campo, j'eusse été heureux de me faufiler, à la suite de mon camarade Bras-de-Saindoux, chez une donzelle de la haute, Régina Cœur-d'Artichaut, qui pend sa crémaillère. »

— La crème du demi-monde... le gratin de la cocodetterie du jour...

« Il se met bien, le dénommé Bras-de-Saindoux. »

de Guy donnent sur le jardin de l'hôtel Béréssoff.

— Pour ça, j'en suis certain, dit Bamboche.

« A preuve que là-bas la valetaille se payait des gorges chaudes, rapport aux tours pendables que faisait au baron Andréa-la-Rosse, la propre fille à cette chère maman Bachu, qu'elle laisse là-bas, dans une limonade épaisse, en compagnie de Liche-à-Mort, mon père adoptif. »

Cette réponse de Bamboche venait brusquement de faire germer un plan audacieux dans le cerveau du comte, si fécond en expédients.

Il réfléchit quelques minutes et reprit : — Tu as le temps de te procurer des vêtements de gala pour remplacer cette livrée qui doit te peser.

— En vérité !

« Larbin, c'est pas mon fort. »

— Quand tu auras une tenue de gentleman, tu reviendras ici ; nous dînerons tous deux, je te conduirai moi-même chez Régina Cœur-d'Artichaut et je te présenterai à ces dames... « A propos, tu passeras chez Andréa

* Voir les numéros 186 à 193.

N'allait-on pas jusqu'à dire qu'il battait monnaie avec le traversin d'une jolie fille et qu'il songeait à redorer le blason de Maltaverne avec de l'or déposé dans l'escarcelle du dieu Cupidon ?... Dans tous les cas, personne n'osait colporter tout haut ces bruits. Car Guy, très mauvais coucheur, brave comme l'est un homme sûr de son adresse, était de première force à l'épée et au pistolet.

Il avait eu plusieurs duels retentissants et tous malheureux... pour ses adversaires, et nul ne se souciait de l'affronter.

En somme, qu'avait-on à lui reprocher ? des peccadilles dont la plupart de ses compagnons habituels étaient coutumiers, et qui trouvaient chez les plus austères une indulgence pleine de commisération.

Très bel homme, du reste, avec son profil aquilin d'oiseau de proie, ses yeux froids de joueur et de duelliste, ses moustaches noires, menues, appointées en virgule, ses dents aiguës, son front découvert, sa tête petite, qu'il portait haute et dédaigneuse.

Avec cela, vigoureux, agile, musclé, large d'épaules, étroit de hanches, bombé de poitrine, point sot, ayant même l'esprit de saillie, l'air distingué au fond de l'âme, plus faible qu'un enfant, et corrompu comme un bague. Et ce qu'Andréa-la-Rosse, qui le connaissait sur le pouce, qui savait comment il faut prendre ces « fin-de-siècle », le faisait marcher, trotter, pivoter, évoluer !...

De son élégance passée, Guy de Maltaverne possédait, avenue Beaumont, un grand et bel appartement au nom de son valet de chambre, une paire de chevaux d'attelage et un cheval de selle au nom de son cocher. Le loyer était payé, rubis sur l'ongle, ainsi que l'avoine, la paille et le fourrage.

C'était la seule dépense de Guy.

Il économisait sordidement pour cela, et prétendait, non sans raison, que sans ce petit train de maison, il n'avait plus sa raison d'être.

Andréa, qui demeurait à deux pas, rue de Courcelles, dans une maison qui s'ouvrait également sur l'avenue, venait à chaque instant chez lui, tombait à l'improviste dans sa garçonnière et se servait chaque jour des chevaux.

Or, ce soir-là, où la demi-mondaine répondait au nom si suggestif de Feuille-d'Artichaut, donnait sa grande fête, il faisait un temps abominable.

Guy de Maltaverne avait déjeuné chez lui, en compagnie de trois élégants, ses amis. Deux d'entre eux, déjà montés en graine, pas mal décati au moral, et suffisamment ramollis au physique ; très élégants, d'ailleurs, et dont le nom revenait chaque jour dans les échos mondains des journaux à la mode. C'étaient le vicomte de Francorville, et son inséparable, Jean de Beugin, que l'on appelait le marquis, bien qu'il ne possédât aucun titre nobiliaire.

Le troisième était un jeune homme à peine sorti de sa province, un gros bête, stupidement riche d'un héritage inattendu, qui l'avait trouvé petit employé besogneux dans une sous-préfecture du Centre.

Il était venu s'initier au secret des belles manières et, pour ses débuts, était tombé aux mains de Guy qui lui en donnait pour son argent.

Il répondait au nom banal de Désiré Mouton, rougissait de son origine ultra-bourgeoise, enrageait de s'appeler ainsi et cherchait à racheter sa vulgarité par toutes sortes d'excentricités.

Guy le plumait tout vif, sans le faire crier, bien qu'il fût avare comme un vieux procureur, et lui faisait accomplir les choses les plus extravagantes en lui affirmant que cela le poserait.

— Vous êtes bête comme un provincial, épais comme un bourgeois de chef-lieu d'arrondissement, commun comme du pain d'orge, lui disait Guy de son air pince-sans-rire ; eh bien ! mon cher, dégrossissez-vous... soyez original... devenez comme nous...

Et, sous prétexte de le dégrossir, on lui montait d'inénarrables scèls, on le poussait à des choses inouïes, qu'il accomplissait gravement, pour être chic, et conquérir une réputation d'excentrique.

Le déjeuner s'était prolongé longtemps, et pour tuer l'après-midi, on

avait joué, naturellement, et joué gros jeu.

Puis était venue l'heure de l'appétit et Guy avait soigné Mouton dans l'intention de le rendre maniable pour la soirée.

Il avait été décidé que l'on se rendrait en chœur chez Feuille-d'Artichaut, et le provincial devait laisser quelques plumes de son aile chez la demi-mondaine, dans les salons de laquelle se presserait la fine fleur du monde copurche.

On ne savait encore si l'on y dînerait. Guy, le vicomte et le petit marquis, des intimes, étaient invités.

Désiré Mouton, qui patageait encore dans le monde de la galanterie inférieure, n'avait été convié qu'à la soirée.

Tous trois cherchaient le moyen de lui faire forcer la consigne très sévère, car les invitations étaient limitées à un nombre déterminé de personnages politiques et financiers et de viveurs triés sur le volet.

En attendant les idées, on redoubla l'appétit.

Au dehors, il tombait une pluie fine mêlée de neige, et une légère couche de verglas se collait sur les pavés.

La nuit était venue déjà depuis longtemps.

Survint la femme de chambre d'Andréa, envoyée par sa maîtresse annoncer à Monsieur le baron que Madame était prête et qu'elle le priait de faire atteler.

Guy ronchonna et lui dit que Madame ferait mieux de « fréter un sapin ».

La femme de chambre insista et affirma que Madame allait faire une vie !... oh ! mais une vie !...

Guy, de plus en plus embarrassé, déclara que ses chevaux étaient malades et conclut ainsi :

— Dites que Bayard tousse et que Prince boite...

« Impossible d'atteler par un temps pareil.

Une demi-heure après, Andréa se présentait en grande toilette chez le baron qui commença bientôt à perdre la tête.

Superbe et vraiment admirable, cette fille, dont la colère enflammait les yeux vert de mer, hérissait comme une crinière de lionne la rousse chevelure, crispait la lèvre charnue, et agitait la poitrine digne d'une statue antique.

Exhibant avec une impudence tranquille l'opulent trésor de ses épaules, dont la blancheur teintée de rose s'avivait encore aux lumières, traînant en femme quise fêche de ça une toilette de trois mille francs au milieu des bouts de cigares, des crachats, des liquides épars, elle arrivait sans un mot, sans un geste, jusqu'à Guy, qui recule peu à peu et vraiment n'en mène pas large.

Puis, brusquement, d'une voix que la fureur fait trembler, elle éclate :

— Tu vas faire atteler, n'est-ce pas !

— Mais, balbutie le baron, j'ai dit à Mariette que les chevaux n'étaient pas disponibles...

— Alors, tu as peur qu'ils crèvent, tes sales carcasses ?

— Eh !... sans doute... des bêtes de sang... auxquelles je tiens...

« Songe, Dédé... un fichu temps... »

« Je vais te procurer une voiture de louage... tout ce qu'il y a de mieux.

— J'ai mis dans ma tête d'aller chez Régina dans ta voiture, et j'irai...

— Mais, ma chérie...

— Ta chérie...

« A laquelle tu préfères une paire de canassons.

« Mais, si j'en voulais, je n'aurais qu'un signe à faire...

« Le premier imbécile venu me monterait une écurie...

« Quand ça ne serait que celui-là, dit-elle, en montrant Désiré Mouton, qui la contemplant avec une admiration passionnée.

« C'est pas !... hein !... dis, Mouche-à-Bœufs, que tu ne lanternerais pas comme ce panné de Guy ?

Le vicomte de Francorville et le petit marquis de Beugin s'amusaient comme des demi-dieux.

Désiré Mouton, auquel la belle fille donnait sans façon ce nom de Mouche-à-Bœufs, n'osait rien dire, partagé entre un appétit très violent ressenti pour Andréa-la-Rosse et la peur que lui inspirait son terrible ami le baron de Maltaverne.

Guy continua d'un ton très doux :

— Je te jure, Dédé, qu'il n'y a pas de ma faute.

— Allons ! ferme ta boîte, eh ! mufle !

« Sonne ! »

Docilement, Guy pressa un timbre électrique.

Un valet de bon style parut.

— Allez ouvrir la remise et portez dans le coupé une bouillotte avec des fourrures, dit Andréa.

Le valet s'inclina et sortit sans mot dire.

Andréa, la gorge houleuse, revint au plateau encombré de verres et de flacons multicolores, se versa un doigt d'absinthe, y incorpora lentement l'eau à dose raisonnable, alluma une cigarette et attendit en sirotant à petits coups la verte liqueur.

Cinq minutes après, le laquais reparaisait et disait :

— Les ordres de Madame sont exécutés, tout est prêt.

— Merci bien, m'sieu Chose...

« Maintenant, prenez un pépin et conduisez-moi à la remise, car il pleut au-dessus de la cour.

« Quant à toi, Guy, mon petit, je veux que tu fasses atteler... tu as entendu et compris, hein !... tâche de ne pas me le faire répéter... sinon... tu sais ce que je veux dire...

A ces mots elle descendit, traversa la cour sous le parapluie tenu par le valet et entra gravement dans le coupé, dont il lui ouvrit la portière.

Puis elle s'installa, mit ses pieds sur la bouillotte, s'enveloppa dans les fourrures et attendit.

Guy de Maltaverne, très inquiet, descendit à son tour, flanqué de ses trois amis et grognant à part lui :

— Elle ne sait pas, la sacrée rosse, que jamais Batiste ne voudra sortir les chevaux... ses chevaux qui sont la garantie de ce que je lui dois.

« Tonnerre de Dieu ! je suis f... ! c'est à donner pour quatre sous mon âme au diable s'il en voulait.

Il essaya néanmoins de fléchir encore une fois Andréa qui lui répondit par une interjection ignoble.

Puis, se ravisant, comme si une idée lumineuse traversait son cerveau de femme habituée à exiger et à obtenir l'impossible :

— Après tout, si tu as tant peur que ça pour tes carcasses, attelle-toi au coupé avec ces trois veaux-vernis qui me regardent avec leurs yeux de poissons cuits.

« Allons ! houst !... empoignez les brancards, poussez au cul de la bagnole, et au trot !

« Y en a qui vous valent bien et qui traînent plus lourd.

Le petit marquis et le vicomte, pas mal éméchés, crièrent :

— Bravo ! Ça, c'est trouvé.

Guy renchérit, voulant apaiser la colère de la belle fille, épargner ses chevaux et faire quelque chose d'inédit dont parleraient les échos du *Figaro*, du *Gil Blas*, de l'*Echo de Paris* et du *Gaulois*.

Puis il ajouta, s'adressant à Désiré Mouton :

— Je cherchais un moyen de vous faire franchir la porte de Régina : le voici tout trouvé.

La voix d'Andréa-la-Rosse se fit entendre dans le coupé.

— Dites donc, hé ! les aristos ! vous savez que j'attends !

« Allons, hue !... au trot !

— Elle est impayable ! gloussèrent avec de petit cris de gâteaux les deux gentilshommes.

— Mouton ! mon cher, empoignez les brancards, commande Guy qui commençait à s'amuser.

La dignité provinciale du lourdaud eut une vague protestation. Il eut une sorte de conscience de l'avilissement auquel Andréa les condamnait.

Il dit bêtement :

— Faire ce métier de cheval... oh !... non !

« J'aimerais mieux autre chose.

Guy riposta en goguenardant :

— Vous nous avez confié le soin de votre éducation, vous n'avez pas à épiloguer.

« Obéissez !

— Mais, du moins, est-ce que ça se fait ? demanda encore le balourd, que la belle fille dénommait si irrévérencieusement Mouche-à-Bœufs.

— Milord l'Arsoille et plus tard

les grands dévergondés fin d'empire en ont fait bien d'autres...

« Allez, de confiance ; et je vous assure que cela sera très élégant...

Andréa s'impatientait de plus en plus. Elle ouvrit une portière et cria de sa voix canaille :

— Mais, hue donc !

« Faut-y vous taper dessus ?... »

Mouton se mit entre les brancards, le vicomte empoigna celui de droite, le petit marquis celui de gauche, Guy poussa derrière, et le coupé démarra, pendant que la valetaille s'esclaffait aux fenêtres, heureuse de l'avilissement des maîtres.

La voiture enfila l'avenue, toujours traînée par les quatre copurche, enflant le dos, engoncés dans leurs pelisses et courbés au point que les pans balayaient la boue gluante de la chaussée.

Ils trottaient, le gibus lavé par l'averse, trouvant très amusant de sauter dans les flaques d'eau et de s'éclabousser mutuellement du haut en bas.

Ils s'amusaient comme des bienheureux, blaguaient, riaient, se donnaient des noms de chevaux, s'exclamaient par ces claquements de langue, ces exclamations et ces vocables familiers aux hommes d'écurie, trouvant, en outre, un plaisir de dépravés à s'entendre invectiver par Andréa-la-Rosse, qui les fouillait de toute sa verve faubourienne.

— Hue !... fils de preux !

« Hue !... descendants des croisés...

« Hue !... monsieur le comte !... hue ! monsieur le marquis !... hue ! toi, le bourgeois pansu... eh ! hue donc ! les canassons à deux pattes...

« C'est ça qu'est la revanche ! hein !...

« La revanche des petites ouvrières... savez bien, tas de rosses qui m'avez donné votre nom... celles que vous entortillez... que vous pervertissez...

« Oui, la revanche !... et je voudrais manger ce qui vous sert de cœur, si je n'avais pas peur de crever empoisonné...

« En attendant ! traînez ma bagnole... et ahi donc ! tas de vannés... de pannés... de claqués... c'est encore trop d'honneur pour vous que de servir de bêtes de somme à la fille Populo !

— Épatante !... renversante !...

« A-t-elle du chien ! soufflaient les quatre veaux-vernis qui commençaient à s'époumoner.

Après avoir traversé l'avenue Hoche, le coupé enfila la rue Balzac, dont il descendit la pente avec une rapidité vertigineuse. Il ralentit un peu en traversant les Champs-Élysées, puis repartit, à toute vitesse, dans la rue Galilée.

En débouchant rue Euler, les hommes-chevaux, littéralement crépis de boue depuis le semelle jusqu'au-dessus du chapeau, reçurent une bordée de quolibets, envoyés par les cochers qui stationnaient, et arrivèrent enfin devant l'hôtel de Régina.

Le coupé tourna court et s'engouffra sous la voûte. Mais, au lieu de s'arrêter sous la marquise en verre dépoli où débarquaient les invités de la première série, il continua sa course à fond de train.

Les quatre hommes, obéissant probablement à un mot d'ordre échangé pendant le trajet, se mirent à galoper de plus belle, droit devant eux.

Et brusquement le coupé entra dans un hall immense, orné d'arbustes et de plantes rares, un splendide jardin d'hiver où causaient, flirtaient, fumaient, potinaient hommes et femmes, en grande toilette, en attendant l'heure du dîner.

Certes, jamais un taureau faisant irruption dans la boutique d'un faïencier ne produisit un effet pareil à celui de cette voiture, lanternes allumées, à la caisse couverte de boue, s'avancant à travers fauteuils, divans, chaises, fleurs, socles de statues ; accrochant, culbutant, cahotant et finalement stoppant au milieu du hall !

Ah ! pardieu, ce fut une entrée, une véritable entrée, qui, dans cette assemblée mélangée, produisit tapage, émoi, stupeur, envie, car il y en eut qui furent sincèrement jaloux de n'avoir pas trouvé ça.

(La suite au prochain numéro.)

Les F

UN DUEL AU
sins, un journa
m'intelligence,



et un véritable
d'une balle au s
position de la ju



UN MAUVAIS
tallies ces enfant
revint habiter a
illettes et un m
l'autre jour, le
heureux enfant
lice. La brute f
tance publique.



TRAMWAY
tramway Clign
ément pour la
rager sur la vo
conducteur du
sérieusement blo

UN GAM

On arrêta
ques jours,
avait surpris
menus objets

Conduit a
raconta une
ses parents
sière tout ré
logis famili
L'n'avait p
recueillir qu
habitait Du
retrouver d
qu'il aurait
billet de che
L'enfant,
émouvante
qui s'empre
l'arboisière
l'enfant.

Tout ce
faux. On l'i
de répondre
publier le p
arriver à dé

A Jussy,
les parents
l'absence de
à la manoeu
leur cabine
et en absor
Les parer
après dans
mort d'une

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

UN DUEL AU REVOLVER. — Rue de Crimée, deux voisins, un journalier et un marchand-ferant qui vivaient en mésintelligence, se prirent de querelle; chacun tira son revolver



un véritable duel s'engagea. Le journalier tomba, atteint d'une balle au sein gauche. Son adversaire a été mis à la disposition de la justice. PARIS.



UN MAUVAIS PÈRE. — Déjà condamné pour avoir brutalisé ses enfants, un cordonnier, à l'expiration de sa peine, revint habiter avec eux. C'était pour les pauvres petits, deux fillettes et un garçon, le renouvellement de leur martyre. D'autre jour, le forcené trappait avec une telle rage les malheureux enfants que les voisins coururent chercher la police. La brute fut arrêtée et les enfants dirigés sur l'Assistance publique. PARIS.



TRAMWAY ET CAMION. — Boulevard Magenta, un tramway Clignancourt-Bastille ne put s'arrêter assez rapidement pour laisser passer un camion qui venait de s'engager sur la voie. Il se produisit un choc très violent. Le conducteur du camion fut projeté sur la chaussée et assez grièvement blessé. PARIS.

UN GAMIN DE 11 ANS BERNE LES POLICIERS

On arrêtait, avenue Gambetta, il y a quelques jours, un gamin de onze ans qu'on avait surpris au moment où il dérobaient de menus objets à l'étalage d'un commerçant.

Conduit au commissariat de police, le gosse raconta une sombre et lamentable histoire. Ses parents étaient morts à l'hôpital Lariboisière tout récemment, et on l'avait chassé du logis familial, avenue des Lilas, à Bagnolet. Il n'avait plus personne au monde pour le recueillir que sa grand-mère; mais celle-ci habitait Dunkerque et c'était pour aller la retrouver qu'il avait volé quelques objets qu'il aurait tenté de vendre pour payer son billet de chemin de fer.

L'enfant, conduit au Parquet, répéta son émouvante histoire au juge d'instruction, qui s'empressa de faire vérifier, à Bagnolet, à Lariboisière et à Dunkerque les dires de l'enfant.

Tout ce qu'avait raconté le gamin était faux. On l'interrogea à nouveau, mais il refusa de répondre, et le juge a été obligé de faire publier le portrait de ce jeune garnement pour arriver à découvrir son identité.

LE RHUM QUI TUE

A Jussy, un enfant, âgé de quatre ans, dont les parents pilotent une péniche, a profité de l'absence de ces derniers, occupés, sur le pont, à la manœuvre du bateau, pour prendre dans leur cabine une bouteille contenant du rhum et en absorber un verre.

Les parents, en descendant quelques heures après dans cette cabine, ont trouvé leur enfant mort d'une congestion provoquée par l'alcool.

LE BAIN DU PAYSAN

Des rentiers, demeurant square des Batignolles, quittaient dernièrement Paris pour une villégiature d'une quinzaine de jours.

Ils avaient confié la garde de leur appartement à leur bonne, âgée de 22 ans.

Dès que ses maîtres furent partis, la jeune bonne télégraphia à ses parents, de braves cultivateurs de la Nièvre, qui accoururent passer leurs vacances à Paris.

Ils jugèrent inutile de descendre à l'hôtel et s'installèrent tous chez les rentiers.

Le père fut tout d'abord ébloui par la salle de bains et voulut sur l'heure mettre à profit cette occasion unique.

Quand la baignoire fut pleine, le paysan voulut fermer les robinets, mais cela lui fut impossible, même avec des tenailles.

Affolé, le pauvre homme, devant cette inondation, appela au secours.

Cependant l'eau coulait toujours. Elle s'infiltra dans le plancher, gagna l'étage inférieur, puis l'escalier.

Les locataires bouleversés, mandèrent les pompiers, qui arrêtaient enfin l'inondation.

La bonne, qui s'était absentée, revint pour constater les dégâts et apprendre de la bouche même de ses maîtres, arrivés inopinément, qu'elle était congédiée.

UN OFFICIER ALLEMAND MEURTIER

Plusieurs journaux de Mulhouse signalent deux faits atroces qui, à première vue, paraissent invraisemblables.

Un régiment d'infanterie rentrait d'une manœuvre lorsque, dans la rue de Dornach, un jeune apprenti serrurier, nommé Rochotte, se faufila entre deux compagnies pour traverser la chaussée. Un lieutenant de la 2^e compagnie, qui marchait à la tête de ses hommes, l'épée à la main, porta un coup de pointe à l'apprenti. Les journaux affirment que ce jeune homme, qui n'a que quinze ans, n'échappa à la mort que grâce au rapide mouvement de recul qu'il opéra; néanmoins, il fut blessé au côté droit, et une assez forte hémorragie se produisit.

La Landeszeitung annonce, de son côté, qu'une femme du peuple a été blessée dans des circonstances analogues.

UNE CHASSE AU LION INTERDITE

On parlait, à Londres, d'une attraction sensationnelle que le directeur de la ménagerie Bostock se proposait d'organiser à l'exposition de Shepherd's Bush. Ce n'était rien moins qu'une chasse au lion dans l'immense stade où se disputent d'ordinaire les concours athlétiques; mais la Société protectrice des animaux anglaise a aussitôt jeté les hauts cris en déclarant qu'une nation civilisée se déshonorerait si elle autorisait le massacre de quelques lions. « Un tel spectacle, dit-elle, serait un retour aux mœurs romaines, et il est impossible que l'opinion publique tolère cela. »

Nous ne verrons donc pas la chasse au lion.

TOUJOURS LE SERPENT DE MER

Non loin de la côte de Tremestieri (Sicile), des pêcheurs auraient, à les en croire, réussi à capturer le monstre. Son dos mesurerait 9 pieds 8 pouces, et il se prolongerait par une queue de 6 pieds, qui se terminerait comme celle d'un porc, en trompette. La tête semble comporter, ajoutent les pêcheurs, deux grandes nageoires ayant la forme des oreilles. La gueule, qui est rectangulaire, a une largeur de quatre pouces. Au ventre, il a six organes de respiration. Enfin, toujours d'après eux, la peau serait d'une finesse et d'une délicatesse incomparables et, comble de l'élégance! cette peau serait parsemée de nombreux grains de beauté.

Des naturalistes ont fait le voyage pour voir le phénomène; mais ils n'ont pu déterminer à quelle espèce il appartient.

LA SIMPLIFICATION DU MARIAGE

M. Vilhalmir-Stefansson, un des chefs de l'expédition anglo-américaine qui explore l'extrême Nord-Amérique, dans une lettre parvenue récemment à Toronto (Canada), parle d'une peuplade d'origine européenne ancienne, mêlée aujourd'hui aux Esquimaux, dont les mœurs sont des plus curieuses.

Cette honnête peuplade, fixée au sud-ouest de Victoria-Land, a sur certaines questions — sur l'amour tout particulièrement — des idées qui ne manquent point d'originalité.

Pour se marier, nul besoin de formalités: le consentement de la jeune fille suffit. Quant aux complications du divorce, elles n'existent pas, la plupart des mariages étant contractés à temps, pour un an, deux ans, suivant l'humeur des futurs. La jalousie? inconnue: l'homme, qui a souvent deux femmes, prête volontiers l'une d'elles. L'échange des femmes d'ailleurs est fort courant entre amis — mais entre amis seulement, toutefois, à son de nous informer l'explorateur.

Cet heureux pays ignore la division du travail. Le féminisme intégral y triomphe. Hommes et femmes pêchent ou chassent, cultivent, cuisinent ou cousent indifféremment.

Et jamais, paraît-il, de mémoire d'homme, ne s'est élevée, parmi la tribu, une discussion d'ordre sentimental.

MACABRE EXPOSITION

Les corps de cinq des six Italiens qui ont été électrocutés à la prison de Sing-Sing (Etat de New-York), ainsi que nous l'annoncions la semaine dernière, ont été inhumés après avoir été publiquement exposés par une entreprise de pompes funèbres, dans un but de publicité. Un droit d'entrée était perçu.

Cette exposition macabre était visitée chaque jour par une multitude empressée, comprenant des milliers d'Italiens.

Le scandale devint si grand que la commission sanitaire des Etats-Unis donna des ordres pour que l'enterrement eût lieu immédiatement.

PAS DE CHAUFFEURS CARDIAQUES

Le jury d'un tribunal d'enquête a demandé que les règlements sur la délivrance des licences aux chauffeurs soient révisés et qu'un certificat de bonne santé soit rendu nécessaire pour l'obtention du permis de conduire.

Cette demande était dictée aux jurés par le cas qu'ils avaient à juger. Un chauffeur est mort au volant, pendant que sa voiture était lancée en grande vitesse, et ce n'est que grâce à la présence d'esprit d'un major qu'un grave accident a pu être évité. Il était près de son chauffeur, lorsque celui-ci se pencha comme pour regarder une des pédales de frein. La voiture fit une embardée et fila droit sur la Tamise. Le major ne put l'arrêter qu'à quelques mètres de la rive.

Le chauffeur avait succombé à une maladie de cœur.

Voilà pourquoi le jury demande que les permis de conduire ne soient plus délivrés aux cardiaques.

UNE FOLLE VOULAIT

FRAPPER M. TAFT

Le bruit a couru qu'une femme avait tenté de tuer le président Taft, à Columbus (Ohio). S'étant introduite dans l'hôtel Southern, où le président se trouvait, elle se rua sur lui, mais fut heureusement arrêtée par des détectives avant d'avoir pu se servir d'un couteau que l'on trouva caché dans ses vêtements.

Au poste de police, elle déclara être originaire de Greenville.

L'émotion bien compréhensible produite par un attentat contre le président Taft avait porté les premiers reporters à exagérer quelque peu la gravité de l'incident. Les faits se réduisent à l'arrestation d'une pauvre folle qui voulait monter dans le même ascenseur que le président. Elle fit quelque bruit quand elle en fut empêchée, et alors on l'arrêta. Aux premières questions qu'on lui posa, elle répondit:

— Mais je suis sa femme et je l'accompagne pour voir s'il m'est fidèle. J'ai du reste un couteau sacré que je veux lui donner.

Et l'on trouva dans la poche de la pauvre femme un petit canif.

JEUNES GENS D'AUJOURD'HUI

Fils unique, âgé de 16 ans, un gamin qui habite Blaigac (Gironde) avec ses parents, avait, depuis quelque temps, un caractère franchement mauvais. Il ne voulait plus travailler, il ne pensait plus qu'à s'amuser.

A chaque instant il harcelait ses parents pour obtenir de l'argent et, déjà, en cas de refus, il avait menacé son père de son revolver.

L'autre jour, revenant à la charge, il réclama de l'argent, disant qu'il lui en fallait pour partir à Oran. Cette fois le père refusa net.

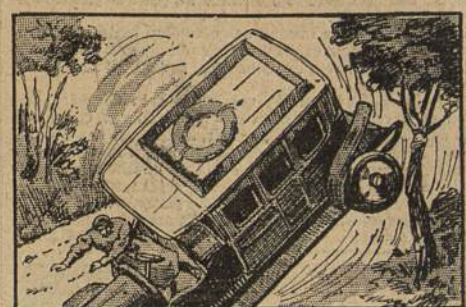
Le fils, furieux, brandit son revolver dans la direction de son père qui prit la fuite. Le coup partit. Mais heureusement le père ne fut pas atteint.

La gendarmerie s'est emparée de cet enfant dangereux qui a été écroué à la prison de La Réole.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

UNE AUTOMOBILE CULBUTE. — Au village de Grocourt, un doublephaéton automobile filait à belle allure. A l'intérieur se trouvaient le propriétaire, sa femme, sa fille, sa mère et un de ses amis. Le premier aborda une côte sans ralentir sa vitesse. L'auto dérapa et fit panache. La fillette et sa mère en furent quittes pour la peur; le père eut un poignet coupé, sa mère fut gravement contusionnée; mais l'ami avait été tué sur le coup. PONTAISE.



sa mère et un de ses amis. Le premier aborda une côte sans ralentir sa vitesse. L'auto dérapa et fit panache. La fillette et sa mère en furent quittes pour la peur; le père eut un poignet coupé, sa mère fut gravement contusionnée; mais l'ami avait été tué sur le coup. PONTAISE.



A COUPS DE QUEUE DE BILLARD. — En venant passer dans la rue un journalier auquel il en voulait, un ouvrier qui se trouvait dans un débit sauta sur une queue de billard et bondit sur son ennemi. Il le frappa alors sauvagement jusqu'à ce que le malheureux ne donnât plus signe de vie. Le meurtrier se barricada ensuite chez lui où la gendarmerie dut l'assiéger pour le forcer à se rendre. JAMBVILLE.



LE REVOLVER DE L'ARTILLER. — A la caserne d'artillerie, un maréchal des logis qui descendait de garde, déchargea son revolver et le donna à un soldat pour le nettoyer. Celui-ci se mit à la besogne; mais il restait une balle dans le barillet. Le coup partit et la balle frappa en plein front un soldat qui se reposait sur son lit, et le tua net. VINCENNES.

UNE PERRUQUE DANS L'ESTOMAC

Les chirurgiens nous ont depuis longtemps familiarisés avec les plus étonnantes aventures. Aujourd'hui c'est un chirurgien roumain, M. Juvara, professeur à la Faculté de médecine de Jassy, qui a fait une trouvaille opératoire qui ne manque pas d'originalité.

Ayant été appelé auprès d'une jeune fille qui présentait au niveau de l'estomac une tumeur deux fois plus grosse que le poing, mate, de forme ovoïde, de consistance élastique, le professeur Juvara résolut d'avoir recours à une intervention chirurgicale qui débarrasserait la malade de cette tumeur.

L'opération de la laparotomie fut donc pratiquée, et l'on retira de l'estomac une tumeur dont la forme revêtait celle d'un gros œuf et qui pesait 270 grammes. Cette tumeur présentait, à sa surface, des mèches de cheveux noirs.

La jeune fille qui, délivrée de cette perruque stomacale, guérit pleinement, ne voulut jamais avouer qu'elle avait la manie de s'arracher les cheveux pour les avaler.

CAMBRIOLEURS AU CHLOROFORME

D'audacieux malfaiteurs ont pénétré, vers une heure du matin, dans l'appartement de la tenancière d'un café aux Baraques de Mou-gins, près de Cannes.

Ils ont profité de l'absence de celle-ci pour emporter une somme de 600 francs qui se trouvait dans un tiroir d'une commode. Au préalable, ils avaient eu le soin d'endormir au chloroforme la mère de la débitante, qui était couchée.

Les voleurs, qui devaient connaître parfaitement les lieux, sont recherchés par la gendarmerie, qui a ouvert une enquête.

Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

UNE TERRIBLE JEUNE FILLE. — Vers neuf heures et demie, une ménagère se présentait au poste de police, la figure ensanglantée.

Pendant qu'on se mettait en quête d'un médecin, elle raconta que, se tenant dans sa cour, une demi-heure plus tôt, elle avait reçu la visite d'une jeune fille de 20 à 22 ans, qu'elle ne connaissait pas.

Cette dernière demanda à voir la fille de la ménagère. Elle voulait lui reprocher de lui avoir « volé » son ami. Comme on lui opposait une fin de non-recevoir, la délaissée tira un couteau de sa poche et en porta deux coups à la mère de sa rivale qui fut atteinte au-dessus de l'œil gauche et au front.

Un docteur s'est rendu au poste pour panser la blessée. Il n'a pu se prononcer sur la nature des plaies, mais il ne croit pas qu'elles soient graves. La coupable est recherchée par la police de sûreté.

ROUBAIX.



COLLISION D'AUTO. — Près du Quesnoy, deux automobiles sont entrées en collision. Le choc fut effroyable. Un enfant qui se trouvait dans l'une des autos eut deux doigts coupés. Quatre personnes installées dans l'autre voiture ont été grièvement blessées par le choc et les éclats de verre. Les deux autos sont complètement brisées.

AVESNES.

DRAME PASSIONNEL. — Un ouvrier de Camon a tiré un coup de revolver sur une femme qu'il voulait obliger à abandonner son mari pour vivre avec lui.

La victime a reçu une balle à la tempe gauche. Elle a été transportée à l'Hôtel-Dieu dans un état grave.

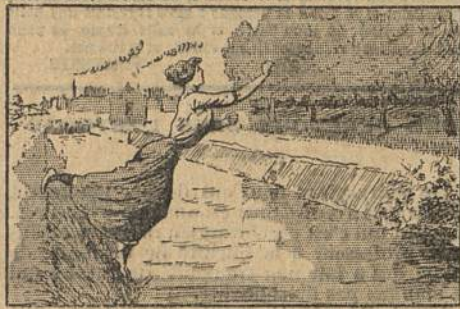
Après son attentat, le coupable a pris la fuite. Il est resté introuvable. On croit qu'il s'est suicidé.

AMIENS.



DEUX BRAS COUPÉS. — Un jeune garçon de 14 ans travaillait au criblage d'une fosse des Mines de Neux. Il voulait graisser un rouage et commist l'imprudence de le faire alors que la machine était en marche. Il eut les deux bras happés et complètement broyés. L'état du blessé est désespéré.

BETHUNE.



ON MEURT D'AMOUR. — A la suite de chagrins intimes, une jeune ouvrière de 20 ans renonça à la vie. Elle se rendit sur les bords du canal et se jeta à l'eau. Le lendemain matin un écluseur, apercevant un corps qui flottait, réussit à l'amener sur la berge. C'était celui de la jeune disparue.

ROUBAIX.

UNE AUTO CONTRE UN ARBRE. — Un accident d'auto s'est produit sur la route de Fauquembergue à Fréges. Une automobile montée par deux personnes d'Amiens, un monsieur et une dame, est allée heurter violemment un arbre et s'est complètement renversée; la voyageuse a été relevée avec une large plaie au front et le conducteur avec la jambe brisée. Cet accident vient de ce que, à un moment donné, la direction de la voiture ne fonctionna plus.

HAZEBROUCK.



UN FORCENÉ. — Poursuivie par son mari armé d'un revolver, une femme se réfugia chez un voisin. Le mari furieux tenta d'enfoncer la porte, mais ce fut en vain. Il sortit alors dans la cour de la ferme et comme les domestiques voulaient le désarmer, il les menaça de son arme. Puis, se voyant pris, il se brûla la cervelle.

ROUBAIX.

Le Crime du Train d'Une Heure vingt

On avait été, malgré tout, obligé d'éloigner toute idée d'un crime crapuleux, car le vol n'avait certainement pas été le mobile de cet assassinat.

Où tout au moins, le ou les assassins — la police était partagée sur ce point — n'avaient point eu le temps, pour une cause encore inconnue, de dépouiller la victime, Mlle Germaine Vincent, de l'argent que contenait son porte-monnaie — un peu plus de quatre-vingts francs — ni des quelques bijoux qu'elle portait sur elle.

Les faits n'en étaient pas moins là : Mlle Vincent avait pris le train d'une heure vingt, à la gare Saint-Lazare, à destination de Meulan, ainsi qu'en faisait foi le billet de première classe qu'on avait retrouvé dans son réticule. Mais lorsqu'à Meulan, un autre voyageur, M. Giroux, avait voulu entrer dans le compartiment qu'elle occupait, il avait reculé, épouvanté : un corps de femme gisait sur le tapis, baignant dans une mare de sang et couché en long entre les deux banquettes, les pieds presque contre la portière.

M. Giroux avait aussitôt donné l'alarme, en appelant au secours, mais tous les soins qu'on put porter à la voyageuse furent inutiles ; Mlle Germaine Vincent ne donnait plus signe de vie : la blessure fatale, un peu derrière l'oreille, devait avoir été produite par une arme pointue, qui avait pénétré jusqu'au cerveau.

La mort, pourtant, ne remontait pas à bien longtemps, car son corps était encore chaud. Elle avait donc dû être assassinée entre la station de Houilles et celle de Meulan.

On avait sur ce point un renseignement précis, fourni par une dame Roussel, qui avait fait route dans le même compartiment que la victime, de Paris jusqu'à Houilles, où Mme Roussel était descendue.

La déposition, toute spontanée, de cette voyageuse, avait jeté un jour nouveau sur les circonstances curieuses qui entouraient le crime.

Et la police, écartant bientôt l'hypothèse d'un assassinat crapuleux, en arriva à se convaincre qu'il y avait là un drame intime dont il lui fallait découvrir les dessous.

Le témoignage de Mme Roussel était, en effet, formel sur un point capital : quand elle était montée dans le train, en gare de Saint-Lazare, deux voyageurs se trouvaient déjà dans le compartiment : Mlle Germaine Vincent et un Monsieur, dont le témoin donnait un signalement assez précis ; c'était un homme jeune — il pouvait avoir une trentaine d'années au plus — grand et fort, avec de longues moustaches brunes, et détail sur lequel insistait Mme Roussel, des cheveux bruns, également bouclés, qui lui donnaient l'apparence d'un artiste.

C'en était sûrement un, car il avait, à ses côtés, une boîte à couleurs, ainsi qu'une canne-pliant, munie à son extrémité d'un fer pointu, qu'on peut planter en terre, pour faire un siège de cette canne.

Il connaissait certainement Mlle Germaine Vincent, avec laquelle il causait, quand Mme Roussel était montée dans le compartiment.

Leur conversation, du reste, avait continué durant tout le parcours jusqu'à Houilles, et, bien que le témoin n'ait rien pu en surprendre, elle était des plus animées, mais à voix basse.

Elle eut pouvoir en conclure qu'il s'agissait là de quelque brouille entre deux amants, et l'on eût dit, à la manière dont l'homme semblait adresser des supplications à sa compagne, que celui-là lui demandait ou lui réclamait quelque chose que l'autre mettait des difficultés à lui rendre...

Les deux voyageurs étaient-ils venus ensemble à la gare ?

Non, car le chef de train, en faisant les cent pas sur le quai, à Saint-Lazare, se souvenait fort bien avoir remarqué la jeune femme, dont le grand chapeau, orné de paillettes de jais avait, par ses formes quelque peu exagérées, attiré son attention.

Elle était venue seule, longtemps avant le départ du train.

Mais un Monsieur, dont le signalement répondait exactement à celui du voyageur décrit par Mme Roussel, était venu la rejoindre et prendre place à ses côtés dans le même compartiment.

Or ce mystérieux inconnu, dont la présence était signalée jusqu'à Houilles, n'était plus dans le compartiment, lorsque le train était arrivé à Meulan, à moins qu'il n'y fût descendu avant l'arrivée de M. Giroux.

Aucun des employés de la gare de Meulan ne se souvenait, cependant, avoir vu passer un voyageur répondant au signalement de l'inconnu.

UN TRAIN SANS MÉCANICIEN

Les voyageurs qui se rendaient de Malzaga à Zumarraga, l'ont échappé belle.

Le mécanicien, s'étant penché sur la plateforme pour observer la voie, perdit l'équilibre et tomba de sa machine, mais si malheureusement que sa blouse s'accrocha à un support et que l'infortuné fut traîné ainsi durant quelques centaines de mètres. Le chauffeur

L'enquête, menée par la police, en était là quand un détail nouveau fut apporté par un employé de la gare de Maisons-Laffitte, qui se rappelait avoir vu descendre à cette station quelqu'un qu'il croyait vaguement ressembler au voyageur en question.

On en concluait donc que si — selon de très grandes probabilités — cet homme était l'assassin de la jeune femme, il avait dû commettre son crime entre Houilles et Maisons-Laffitte, — le train ayant brûlé la halte de Sartrouville — et être descendu dans cette dernière gare.

Les drames récents, qui se multipliaient en chemin de fer, jetaient depuis quelque temps déjà l'alarme parmi le public, et le crime de la ligne de l'Ouest, venant s'ajouter encore à la liste déjà très longue de ces assassinats, n'était pas pour apaiser les justes récriminations des personnes appelées à voyager continuellement.

On n'était plus en sûreté dans les trains, puisqu'il était possible à un misérable de commettre un pareil forfait en plein jour, dans un trajet aussi court que celui de Houilles à Maisons-Laffitte, sans éveiller aucun soupçon !

Restait à découvrir maintenant cet homme aux allures d'artiste qui, s'il avait la conscience tranquille, ce qui était très douteux, aurait dû venir spontanément se mettre à la disposition de la justice.

Or, non seulement il s'était bien gardé de le faire, mais il demeurait introuvable.

La police, en fouillant le passé de Mlle Germaine Vincent, se trouva ainsi amenée à produire un véritable coup de théâtre.

La demoiselle Vincent, à l'heure présente, âgée de vingt-cinq ans, était remarquable par ses yeux de toute beauté et sa chevelure, de teinte « auburn » qui donnait un cachet étrange à sa physionomie, empreinte du charme le plus délicat.

Elle avait été remarquée par de grands peintres chez lesquels elle avait posé, et, de cette façon, avait connu Maurice Magny, avec lequel elle s'était liée, au point qu'on avait même parlé d'un mariage possible.

Maurice Magny, qui appartenait à une famille très honorable et fort riche, était un peintre d'avenir : plusieurs de ses toiles avaient même été remarquées aux derniers salons, et l'on pouvait, sans crainte de se tromper, lui prédire de très brillants succès qui légitimeraient davantage encore sa réputation déjà faite.

Magny était-il donc l'artiste qui se trouvait en compagnie de la jeune femme, dans le train de Meulan ?

Ne voulant pas faire d'impair, la police présenta sa photographie à Mme Roussel ainsi qu'à l'employé de la gare de Maisons-Laffitte et ces deux témoins reconnurent formellement l'une, l'homme qui se trouvait dans le même compartiment qu'elle, assis aux côtés de Mlle Vincent ; l'autre, le voyageur descendu à la station de Maisons.

Maurice Magny fut appelé chez le juge d'instruction pour donner quelques éclaircissements sur les rapports qu'il avait eus avec Germaine Vincent, et le soir, la nouvelle se répandait dans les journaux que le peintre avait été arrêté, dans le cabinet même du juge d'instruction.

C'était bien là de quoi éveiller la curiosité du public, car on devinait un drame intime tenant du roman.

Dans les réponses qu'il avait faites au juge, Magny reconnaissait bien, en effet, avoir voyagé, le jour du crime, en compagnie de la demoiselle Vincent et être descendu à Maisons-Laffitte, la laissant continuer sa route jusqu'à Meulan.

Il assurait être entièrement étranger au crime.

On sentait pourtant dans sa déposition certaines reticences, comme s'il eût cherché à cacher des détails incriminants pour lui.

L'enquête, rapidement conduite, fut amenée à révéler que le peintre, sur le point de faire un fort beau mariage, pouvait avoir des raisons toutes spéciales de se défaire de Germaine.

Mme Roussel n'avait-elle pas déclaré que dans la conversation très animée entre les deux jeunes gens, l'inconnu semblait demander ou réclamer à la jeune femme quelque chose que celle-ci mettait des difficultés à lui rendre ?

De là à croire à l'existence de lettres d'amour compromettantes, dans la possession desquelles Magny voulait à tout prix rentrer, avant son mariage, il n'y avait qu'un pas...

(A suivre.)

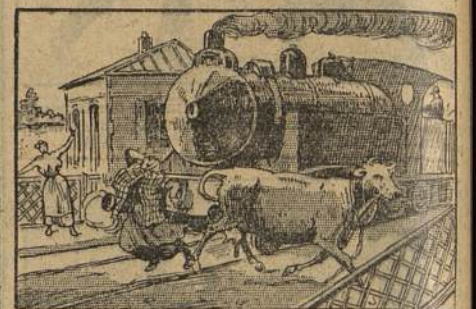
Les Faits-Divers de la Semaine (Suite et fin).

GENDARME ET MALFAITEURS. — Vers onze heures du soir, deux individus étaient assis dans un café situé en face la gendarmerie ; l'un d'eux, qui paraissait très surexcité, brisa un carreau de l'établissement.

Un gendarme voulut appréhender les deux hommes, mais ceux-ci, sortant chacun un revolver de leur poche, tirèrent six balles sur le représentant de l'autorité qui fut blessé légèrement à la main gauche et eut son képi traversé par un projectile.

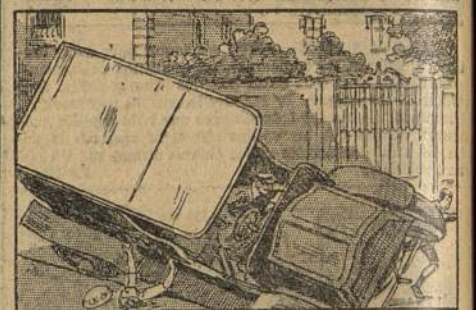
Le gendarme riposta et déchargea quatre fois son revolver sur ses agresseurs qui réussirent à prendre la fuite. La gendarmerie les recherche et tout laisse penser qu'ils ne tarderont pas à être pinçés.

ANFREVILLE-LA-CAMPAGNE.



ACCIDENT MORTEL. — Au passage à niveau de la route de Nozay, une femme de 71 ans qui ramenait sa vache des champs, trouva la barrière fermée. Malgré la défense de la garde-barrière, elle s'obstina à passer par le portillon. Une locomotive de train de marchandises effraya l'animal, la vieille femme voulut le retenir. Elle fut tamponnée et renversée. Elle se brisa le crâne et fut tuée net.

BLAIN.



FILLETTE ÉCRASÉE. — Deux automobiles venant de Cabourg passaient rue des Bains, lorsqu'une fillette de 9 ans traversa la rue. Un des chauffeurs appuya à gauche, mais l'auto heurta le trottoir et capota, se renversa sur la fillette qui eut la poitrine écrasée. La mort fut instantanée. Son jeune frère qui l'accompagnait ne fut pas atteint.

HOULGATE.

MARINS CONTRE AGENT. — Un agent de police, du premier arrondissement, conduisait, au poste Kieher, un matelot de l'Etat, accusé d'escroquerie, quand, dans la rue de Siam quatre marins des équipages de la flotte se jetèrent sur lui, le malmenèrent et s'efforcèrent de lui arracher son prisonnier. L'agent de police qui avait sa tunique en morceaux, dut déguerpir pour se rendre maître de ses agresseurs.

Deux arrestations ont été opérées, à la suite de cette affaire. Ce sont celles d'un matelot toulonnais breveté, âgé de vingt-six ans, embarqué sur les torpilleurs de Lorient, et d'un matelot fourrier breveté, âgé de dix-neuf ans, de la majorité générale du troisième dépôt. Ils ont été mis à la disposition de l'autorité maritime.

BREST.



TRAGIQUE PARTIE DE CANOT. — Deux époux en villégiature avec leur mère, un ami et un enfant de 10 ans faisaient une promenade en barque à l'île des Moines. La barque chavira. L'enfant cria à ses compagnons de se maintenir et appela au secours. Un docteur et un habitant de l'île des Moines se portèrent à leurs cris et purent les sauver. Mais la vieille mère succomba.

VANNES.



VOYAGEUR PEU COMMODE. — Dans un tramway, un contrôleur procédait à la vérification des billets. Un voyageur, obsédé par cette formalité ennuyeuse, refusa de montrer son billet. Le contrôleur insista ; mais le voyageur, de plus en plus furieux, asséna sur le visage de l'employé un malin coup de poing qui fit au contrôleur de sérieuses contusions.

NANTES.

Procureur arrêté

Un ancien procureur de la République fut naguère révoqué, à la suite de fautes graves. Dès lors, il vécut d'expédients, se mêla de louches affaires financières et, de chute en chute, finit par comparaître, en qualité de prévenu, devant les mêmes tribunaux qui l'avaient vu requérir, magistrat, l'application de la loi. Deux fois il fut condamné. Il vient encore d'être arrêté.

Grandeur et décadence

Près de Montauban-en-Bretagne vient de mourir accidentellement une vieille femme dont la personnalité était très curieuse.

Elle avait épousé un comte, descendant d'une vieille famille de Bretagne; devenue veuve, elle se trouvait encore elle-même, par alliance, proche parente de plusieurs familles de la meilleure aristocratie des Côtes-du-Nord et d'Ille-et-Vilaine. A la suite de revers mal définis, la comtesse tomba dans une misère profonde et, parvenue à l'âge de soixante-dix-sept ans, elle dut s'improviser marchande ambulante de cresson, afin de retirer de ce petit métier les quelques sous nécessaires pour assurer sa chétive existence.

Or, un après-midi de la semaine dernière, on découvrait, près du village de Cocupel, le cadavre d'une femme étendu de tout son long dans un ruisseau transformé en cressonnière et où coulent à peine quelques centimètres d'eau. Non loin de là était un panier rempli de cresson. On reconnut aussitôt la comtesse. Celle-ci, tombée accidentellement la face en avant, dans la cressonnière, avait été asphyxiée. Elle a été inhumée à Montauban-en-Bretagne, où elle habitait une masure.

Un village envahi par des sangliers

Une bande de sangliers énormes sortait du bois Chevalier et entraînait dans Douzy en renversant les passants.

Poursuivis, ils se dispersèrent; l'un d'eux entra dans une cave, où la fille de la maison, épouvantée, lui ouvrit la porte de la cour, par laquelle il s'enfuit.

Un autre, calculant mal son élan, fut précipité d'une hauteur de quatre mètres sous le pont du chemin de fer, où il se tua net.

Pour la publicité, s'adresser à
l'AGENCE PARISIENNE de PUBLICITÉ
16, rue Drouot - PARIS

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.
Ecrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

PUISSANCE et Autorité sur tous individus, par le magnétisme et l'hypnotisme. On obtient obéissance et exécution des ordres de près comme de loin. Brochure Gratuite. Ec. à Tenor, 90, rue des Boulets, Paris.

APIL détruit pour toujours la racine des POILS et duvet, sans douleur en 15 J. Repousse impossible. Niolet, chimiste-parfumeur, envoie gratis notices, catalogues, et un échantillon. 2, rue Amélie, Paris.

C'est une réelle surprise! Pour se distraire et rire voir les dernières nouveautés. Consultez le 94 Catalogue illustré (unique en son genre). Il s'envoie franco avec un ravissant cadeau à toute dem. renf. 0 f. 30 c. timb. franc. ou 0.50 c. timb. étr. et colon. La Moderne, 11, r. Eugénie, Paris (20^e arr.).

Concours n° 44 (6 Séries)

Le Bas de laine du Père Gourju

SIXIÈME SÉRIE

Le père Gourju est un vieil avare qui thésaurise; il enferme chaque semaine ses pochettes et ses grosses économies dans un vieux bas de laine et il inscrit de sa grosse écriture sur les vieux feuillets d'un carnet le montant de sa fortune. Mais comme il a peur des indiscrétions des voleurs, les indications portées sur son carnet semblent insignifiantes et incohérentes. Pourtant, je dois vous dire, chers amis lecteurs et lectrices, que nous avons découvert la trace du vieux grigou.

Prix des Abonnements:

FRANCE: 6 francs par an - ÉTRANGER: 8 francs par an
Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite
L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABAILLE
ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0.50 pour recevoir franco à domicile
Adresser les demandes: 75, rue Dareau, Paris.

AMERICA

BICYCLETTE DE ROUTE

Garantie solide, légère et élégante. Superbe Machine spécialement construite pour l'usage journalier et le grand Tourisme.

PRIX NET: (Tous les renseignements techniques, Dessins et Descriptions sont envoyés GRATUITEMENT.)

196 FRANCS

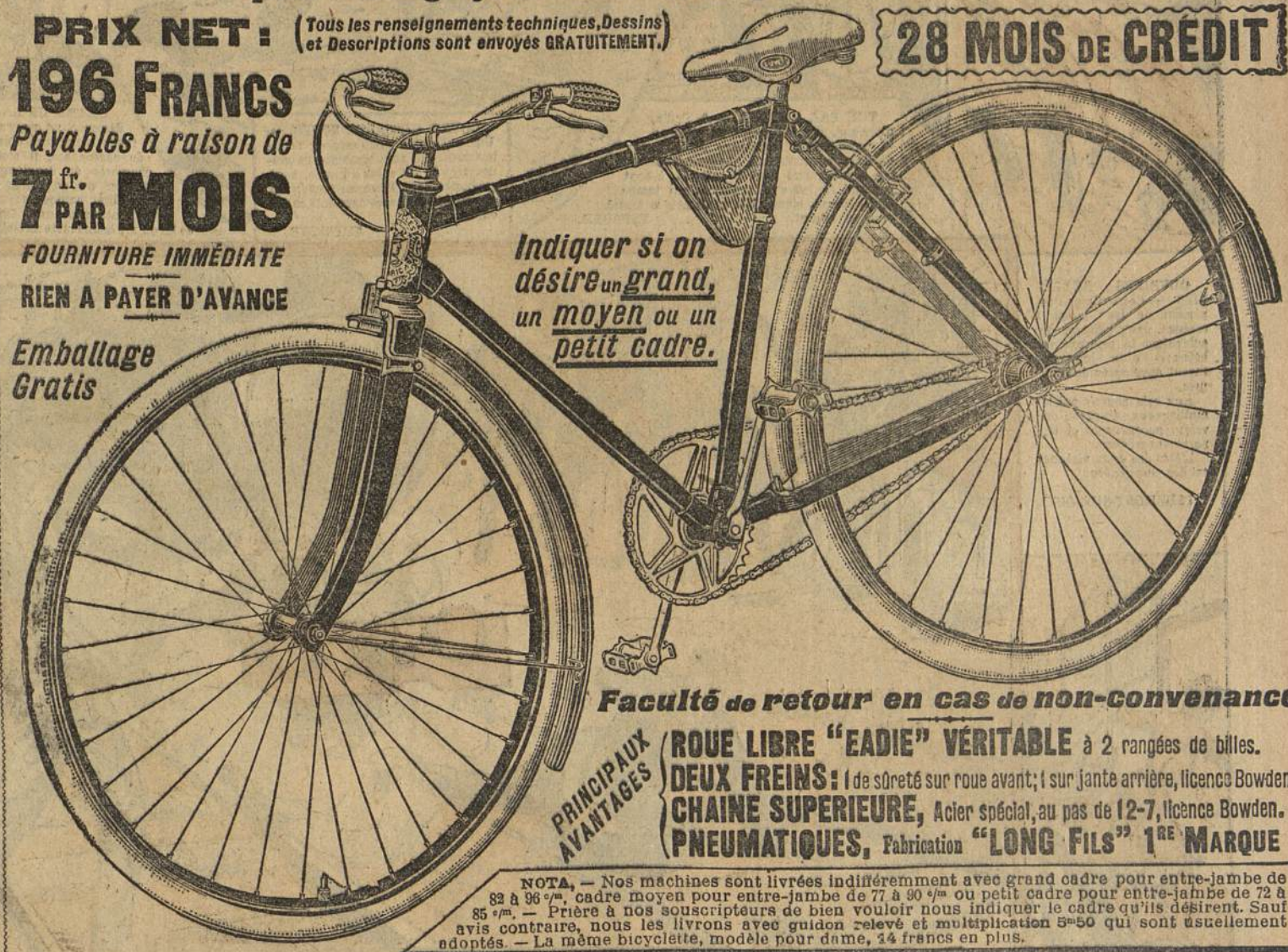
Payables à raison de

7 fr. PAR MOIS

FOURNITURE IMMÉDIATE

RIEN A PAYER D'AVANCE

Emballage
Gratuit



Indiquer si on
désire un grand,
un moyen ou un
petit cadre.

28 MOIS DE CREDIT

Faculté de retour en cas de non-convenance

PRINCIPAUX
AVANTAGES

ROUE LIBRE "EADIE" VÉRITABLE à 2 rangées de billes.
DEUX FREINS: 1 de sûreté sur roue avant; 1 sur jante arrière, licence Bowden.
CHAÎNE SUPÉRIEURE, Acier spécial, au pas de 12-7, licence Bowden.
PNEUMATIQUES, Fabrication "LONG FILS" 1^{re} MARQUE

NOTA. - Nos machines sont livrées indifféremment avec grand cadre pour entre-jambe de 82 à 96 cm, cadre moyen pour entre-jambe de 77 à 90 cm ou petit cadre pour entre-jambe de 72 à 85 cm. - Prière à nos souscripteurs de bien vouloir nous indiquer le cadre qu'ils désirent. Sauf avis contraire, nous les livrons avec guidon relevé et multiplication 5-50 qui sont usuellement adoptés. - La même bicyclette, modèle pour dame, 24 francs en plus.

DESCRIPTION. - Cadre et fourche en tubes d'acier étiré, sans soudure, renforcés à tous les raccords. - Pièces de direction nickelées, en acier décollé. - Guidon à serrage par expandeur. - Pédalier à réglage indesserrable par bagues coniques et concentriques. - Manivelles acier forgé à grande résistance. - Pédales à scie avec entretoises. - Pignon acier laminé, modèle déposé, 52 dents, au pas de 12-7. - Moyeux à cônes indérégables. - Jantes acier demi-nickelées. - Rayons tangents renforcés, marque "Etoile". - Roue libre Eadie véritable, à 2 rangées de billes. - Frein de sûreté nickelé sur la roue avant. - Frein latéral sur la jante arrière, licence Bowden. - Chaîne acier, supérieure, au pas de 12-7. - Garde-boue érable poli et verni. - Selles, 4 spires à 4 fils nickelés. - Sacoche garnie de tous les accessoires. - Email noir très soigné double couche. Nickel extra 1^{er} titre sur cuivre. - Poids en ordre de marche: 13 kilos.

GRATIS ET FRANCO!
Demandez, suivant vos goûts et vos désirs, les CATALOGUES ILLUSTRÉS spéciaux pour chaque article: PHONOGRAPHES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES, SERVICES DE TABLE, ORFÈVRES D'ARGENT, SUSPENSIONS, GARNITURES DE CHÉMINÉE, MONTRES DE PRÉCISION, ARMES ET FUSILS DE CHASSE, INSTRUMENTS DE MUSIQUE, JUMELLES, ARTICLES DE VOYAGE, FOURRURES, MACHINES À COUDRE, etc., etc.
A tout le monde: UN A DEUX ANS DE CRÉDIT.

98 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à la Maison GIRARD & BOITTE, à Paris, la Bicyclette AMERICA, comme détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire 7 francs après réception et paiements mensuels de 7 francs jusqu'à complète liquidation de la somme de 196 francs, prix total.

Fait à _____ le _____ 1911.

Nom et Prénoms _____
Profession ou Qualité _____
Domicile _____
Département _____
Gare de chemin de fer _____

Signature: _____

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de:

GIRARD & BOITTE

46, Rue de l'Échiquier, 46. PARIS (X^e Arr.).

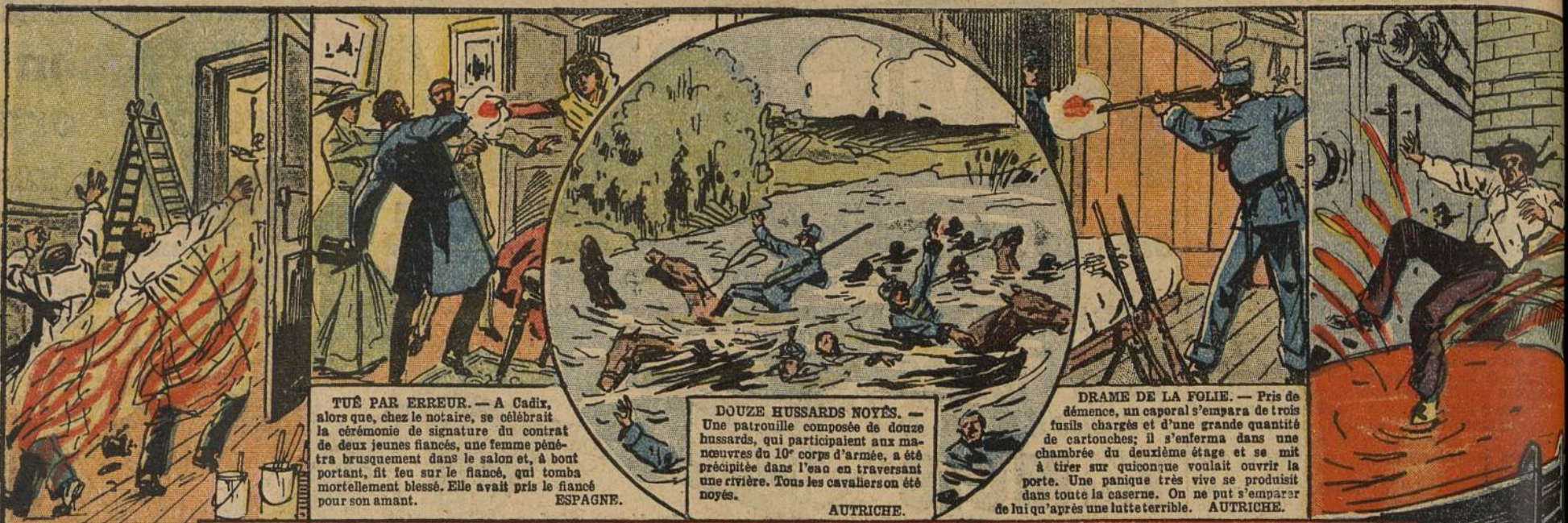
INFAILLIBLE ET SÉRIEUX

Pour soumettre, même à distance, une proposition ou au cas de votre bien-être, demandez à J. STEFAN, Boulevard St-Marc, 72, Paris, son livre Forces Inconnues. GRATUIT.

J'ENVOIE discrètement Catalogue, Articles spéciaux, usage intime, Hommes, Dames et enfants, déjeuners pour 1 franc. Envoi recommandé. 15 cent. en plus. M^{re} L. SADOR, 19, rue Bichat, Paris.

BON N° 4
CONCOURS N° 44
LE BAS DE LAINE
DU PÈRE GOURJU
BON N° 6
Conserver ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons.

Nous commencerons prochainement
un nouveau Concours
G. LAFLEMM, Reporter fantaisiste



TUÉ PAR ERREUR. — A Cadix, alors que, chez le notaire, se célébrait la cérémonie de signature du contrat de deux jeunes fiancés, une femme pénétra brusquement dans le salon et, à bout portant, fit feu sur le fiancé, qui tomba mortellement blessé. Elle avait pris le fiancé pour son amant.

ESPAGNE.

DOUZE HUSSARDS NOYÉS. — Une patrouille composée de douze hussards, qui participaient aux manœuvres du 10^e corps d'armée, a été précipitée dans l'eau en traversant une rivière. Tous les cavaliers ont été noyés.

AUTRICHE.

DRAME DE LA FOLIE. — Pris de démence, un caporal s'empara de trois fusils chargés et d'une grande quantité de cartouches; il s'enferma dans une chambre du deuxième étage et se mit à tirer sur quiconque voulait ouvrir la porte. Une panique très vive se produisit dans toute la caserne. On ne put s'emparer de lui qu'après une lutte terrible.

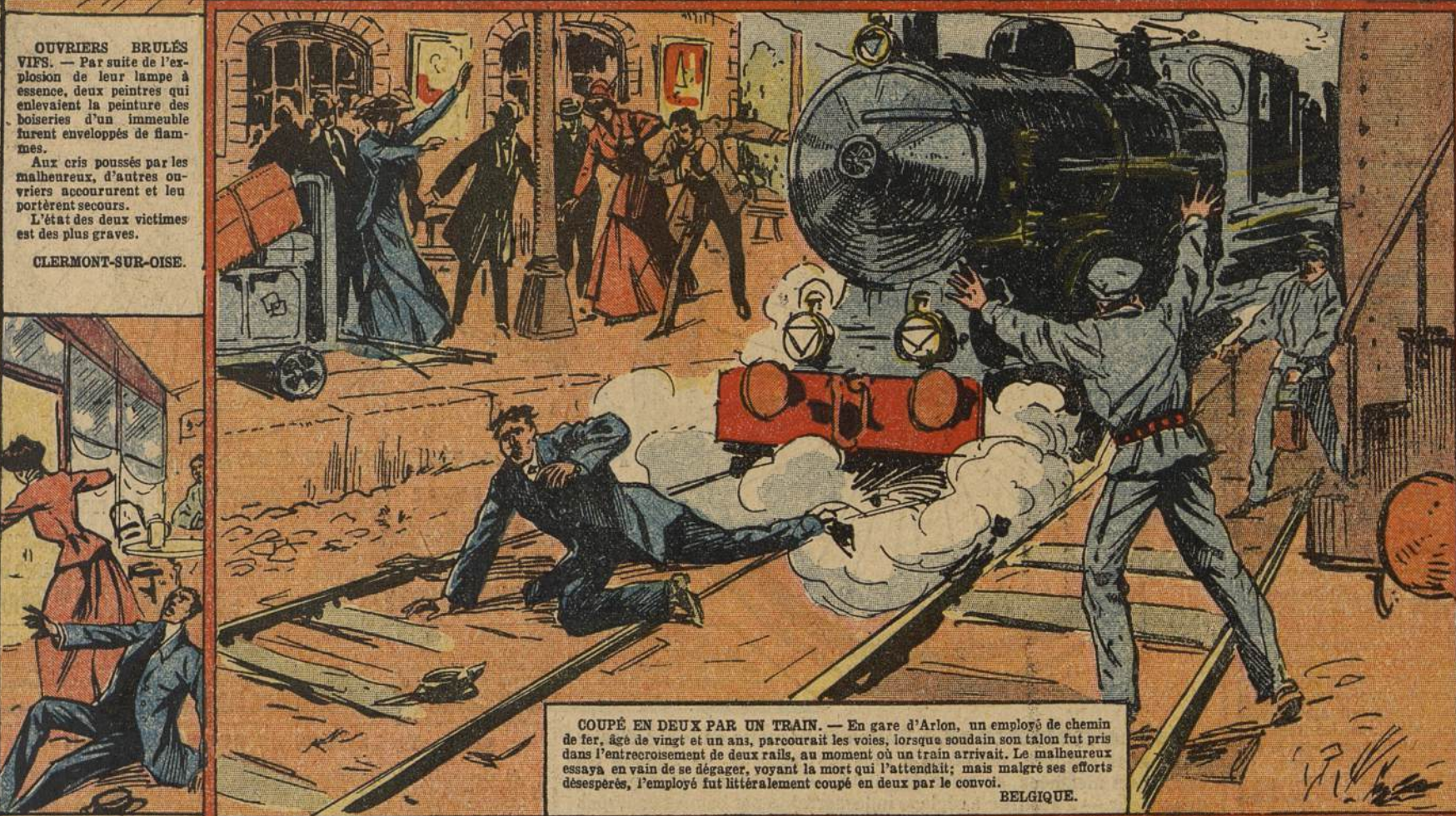
AUTRICHE.

OUVRIERS BRULÉS VIFS. — Par suite de l'explosion de leur lampe à essence, deux peintres qui enlevaient la peinture des boiseries d'un immeuble furent enveloppés de flammes.

Aux cris poussés par les malheureux, d'autres ouvriers accoururent et leur portèrent secours.

L'état des deux victimes est des plus graves.

CLERMONT-SUR-OISE.



COUPÉ EN DEUX PAR UN TRAIN. — En gare d'Arlon, un employé de chemin de fer, âgé de vingt et un ans, parcourait les voies, lorsque soudain son talon fut pris dans l'entretoisement de deux rails, au moment où un train arrivait. Le malheureux essaya en vain de se dégager, voyant la mort qui l'attendait; mais malgré ses efforts désespérés, l'employé fut littéralement coupé en deux par le convoi.

BELGIQUE.

TOMBÉ DANS FONTE EN FUSION. — Aux aciéries de Lorient, au moment de la presse coulée, un ouvrier, placé sur une plaque de métal, perdit l'équilibre et tomba dans la fonte en fusion.

Aux cris poussés par les malheureux, des camarades accoururent et réussirent à le retirer de sa terrible situation. Le corps ne fut mal qu'une éponange plaie; les deux pieds étaient complètement brûlés.

LORIENT.

COUP DE PIED MORTEL. — Une jeune femme et son amant se trouvaient dans un café de Gand, lorsqu'une discussion éclata entre eux et, presque aussitôt, on vit la jeune femme porter à son compagnon, un coup de pied dans le bas-ventre; puis elle s'enfuit. Douloureusement atteint, le jeune homme s'affaissa, perdit connaissance et expira.

BELGIQUE.



RÉSERVISTES VITRIOLÉS. — Devant la porte de la caserne des chasseurs à pied, une jeune repasseuse a lancé un bol de vitriol à la figure de quatre réservistes. C'est à l'un d'eux, amant infidèle de la jeune fille, que le liquide était destiné.

LILLE.

CHUTE MORTELLE. — Un homme de soixante ans était parti pendant la nuit de Saviesse pour cueillir des edelweiss. Trompé par l'obscurité, il fit une chute dans les gorges de la Burque. On ne retrouva que son cadavre.

SUISSE.

TOMBÉS DANS LA MINE. — Dans la mine de Gelsenkirchen, six mineurs ont été précipités dans le vide, par suite de la rupture d'une plate-forme. Cinq ont été tués et le sixième est grièvement blessé.

ALLEMAGNE.

UNE GARE DÉMOLIE PAR DES BŒUFs. — Une charrette attelée de bœufs se trouvait près de la gare des marchandises. Soudain pris de peur, les animaux s'emballèrent et vinrent jeter sur la gare avec une telle violence que les bâtiments s'effondrèrent, ensevelissant la charrette sous ses débris.

LISLE-SUR-TAISE.